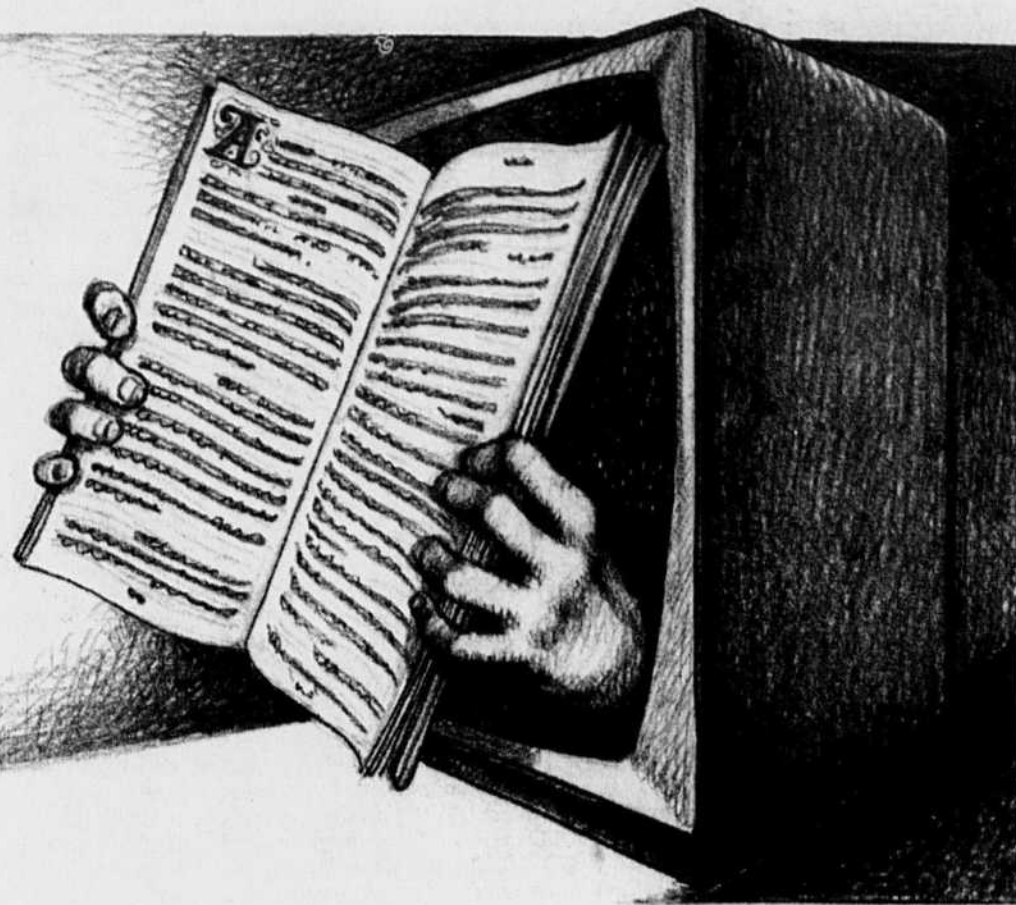


L'écrit à l'écran



Paule des Rivières

IL Y A EU Claude Jasmin et il y a eu Clémence Desrochers. Ils se sont tous deux cassé le cou. Puis Gaston L'Heureux est arrivé, cavalier solitaire dans le désert des émissions littéraires qui, au pays du Québec, n'ont décidément pas la partie facile.

Chez nous, la télé s'est peu aventuré en terrain littéraire. Le plus souvent, elle se donne bonne conscience à peu de frais en glissant une chronique de livres à l'intérieur d'un magazine culturel. On pense à la *Bande des six*, à Radio-Canada, ou encore à *Bon Dimanche*, qui tenait l'antenne à Télé-Métropole jusqu'en 1990. Mais de vraie émission littéraire vouée aux livres, il n'y en avait plus. Du moins jusqu'à l'automne dernier, quand Radio-Canada a placé *Millefeuille* à l'horaire.

Mais le geste était timide, hésitant, tellement que son animateur, Gaston L'Heureux héritait d'une pauvre petite demi-heure, dans la case horaire du dimanche à 16 heures, un des moments d'écoute les plus bas de toute la semaine. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, une fois sur deux l'émission fut déplacée sans avis pour cause de sport ou d'un spécial référendaire. C'est bon pour les habitudes d'écoute!

Gaston L'Heureux supplie qu'on lui laisse sa chance, même s'il n'a pas encore frassé de record de cotes d'écoute, en partie sûrement à cause de son drôle d'horaire. Son avenir se joue ces jours-ci et la Société d'État envisage, parmi d'autres projets, de fonder une fois de plus un bloc littéraire à l'intérieur d'un grand magazine culturel.

Le plus ironique dans tout cela, c'est que Gaston L'Heureux prend toutes les précautions du monde pour ne pas faire trop sérieux, pour ne pas effaroucher le téléspectateur, pour ne pas faire trop lourd. Bref, pour ne pas faire littéraire.

Radio-Canada n'a pas le monopole de cette hantise: Radio-Québec et Télé-Métropole, qui songent à placer une émission littéraire à l'horaire l'an prochain jonglent également avec différents concepts, toujours avec l'idée de ne pas faire trop sérieux, la terreur de tous les animateurs.

À Radio-Canada, L'Heureux a opté pour la formule grand public, avec de courtes entrevues d'écrivains, des clips, des concours, des livres de la semaine, «une émission zap», dit-il. Il n'a pas tenté d'imiter Pivot, dont, veut veut pas, l'*Apostrophes* hante tous les aficionados des émissions littéraires. Et qu'on le copie ou non, Bernard Pivot reste la référence obligée. Bernard Rapp a beau lui avoir succédé depuis un bon moment déjà, il n'arrive pas à s'imposer.

Même à la radio, où la filière littéraire a la couenne plus dure qu'au petit écran, l'unité de mesure reste *Apostrophes*.

À la télévision du Québec,
les émissions littéraires n'ont jamais vraiment décollé.
Après Claude Jasmin et Clémence Desrochers,
Gaston L'Heureux s'y frotte à son tour avec *Millefeuille*.
Mais la partie n'est pas gagnée.
Peut-on vraiment rêver d'un Pivot québécois?

«Notre première heure est consacrée à un portrait d'écrivain ou à un thème, comme le faisait Pivot», dit André Major, réalisateur d'une émission littéraire de deux heures, le dimanche après-midi, à la radio FM de Radio-Canada.

Contrairement à Jasmin qui a présenté, de 1985 au début de 1987, «une copie conforme d'*Apostrophes*» au réseau Quatre Saisons, L'Heureux a toujours refusé de faire du «sous-Pivot». Alors que Jasmin, puis après lui Clémence Desrochers, optaient pour l'entrevue en longueur, L'Heureux rejette totalement cette approche. «Si l'auteur raconte son livre, cela fait fuir la clientèle», dit-il. Et puis L'Heureux, au demeurant bon communicateur, est modeste: «je suis un généraliste, un touche-à-tout. Je veux simplement donner le goût de la lecture aux gens». Et plaire au plus grand nombre.

L'animateur de *Millefeuille* est québécois.

phile. Et s'il n'en tient qu'à lui, cette tendance ira en s'accroissant, jusqu'à ce que 75% des ouvrages discutés ou mentionnés soient d'ici. Déjà, deux des trois livres qu'il suggère chaque semaine sont québécois. «Il faut se servir soi-même», estime-t-il. Les France s'occupe de son monde, occupons-nous du nôtre, dit-il en substance. Quand on lui objecte que les Québécois ne lisent pas québécois, il rétorque que c'est là un phénomène du temps passé. «Ils en lisent de plus en plus».

Parlons-en de la France justement, ce pays de Cocagne où le bienheureux animateur d'émission littéraire n'a qu'à allonger le bras pour que des grappes d'auteurs lui tombent dans les mains. Ici, les écrivains sont moins nombreux, les lecteurs aussi.

Bruno Roy, président de l'Union des écrivains, suit depuis de longues années les tribulations littéraires médiatiques. Et il est catégorique: à trop vouloir faire

comme Pivot, on crée un rapport de dépendance.

Les comparaisons se font nécessairement à notre détriment. Il existe au Québec, poursuit-il, une psychose du succès à la Pivot. «C'est un leurre».

Mais pour qui fait-on des émissions littéraires? Pour une élite qui dévore livre sur livre ou pour un public plus large se plongeant à l'occasion dans un livre de recettes ou un *Astérix*?

«Nous voulons que toutes les personnes qui ont un intérêt à la lecture puissent se retrouver dans cette émission. Nous cherchons aussi à développer le goût de la lecture», dit André Ménard, responsable du créneau socio-culturel à la Société d'État.

Pourtant, les cotes d'écoute ont de quoi rafraîchir les plus ardents. Douze mille telle semaine, 32,000 telle autre, cinquante mille la suivante, les fans ont été relativement peu nombreux.

Tout en voulant faire grand public, André Ménard est sans illusion: les émissions littéraires, dit-il, ne seront jamais des «hits». Mais faut-il pour autant ne donner que des miettes aux amoureux du livre? Car L'Heureux a beau avoir des idées, présenter des émissions-thèmes attrayantes, il a à peine le temps de poser une question que voilà la pause publicitaire.

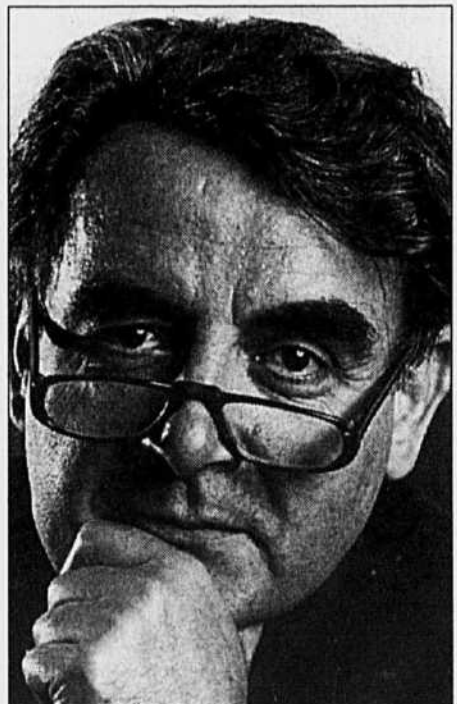
Prenons cette émission présentée au cours de l'automne et consacrée à la littérature amérindienne. Après s'être étonné de l'absence de romanciers amérindiens, L'Heureux a interviewé Yves Sioui Durand, auteur d'une pièce de théâtre sur la quête de la spiritualité et la recherche de ses racines. Il a ensuite donné la parole à deux auteurs blancs dont les récents romans incluaient des personnages amérindiens, Noël Audet et Louis Hamelin. Peut-on parler de manière juste d'un peuple lorsqu'on n'en fait pas partie?

La discussion avait bien débuté. Mais le débat tourna court comme tous les débats à *Millefeuille*. Faute de temps, faute de souffle. Quelqu'un aura-t-il l'audace de lancer une vraie émission littéraire au Québec?

Le défi est toujours ouvert.



Gaston L'Heureux, le plus récent de nos animateurs littéraires.



Bernard Pivot, la référence obligée à la télé du livre.

Le moi à perpétuité

JOURNAL 1922-1989

Michel Leiris
Edition établie et présentée par Jean Jamin
Paris, Gallimard, 1992

Alain Charbonneau

LE BIOGRAPHE de soi a horreur du vide. Comment ne pas le comprendre, d'ailleurs? Car pour combler l'abîme qui le pousse à écrire, il semble ne pas avoir d'autre choix que d'écrire, et d'écrire encore. Comme si plus il se montrait, plus il se confessait, plus il se dévoilait, et plus il se cachait, plus il se dérobaît, plus il s'absentait. C'est la mécanique implacable de l'écrit intime à laquelle ont goûté tous ces écrivains qui, de Rousseau à Gide, et d'Amiel à Kafka, ont entrepris d'isoler leur moi authentique, cette chausse-trappe meurtrière, cette matière molle insoluble dans le monde extérieur. Michel Leiris, autobiographe notoire, Je majuscule des lettres françaises modernes, ne fait pas cavalier seul, encore qu'à la différence de ses prédécesseurs, il se soit toujours efforcé, de manière parfaitement suicidaire, d'aller dans le sens de l'impasse du projet égotiste: tout dire et tout montrer pour mieux se camoufler, se «caméléoniser», un peu comme dans la lettre volée de Poe.

Lorsqu'il meurt le dernier jour de septembre 1990, à l'âge avancé de 89 ans, Leiris laisse derrière lui l'oeuvre autobiographique la plus importante du XXe siècle. En originalité et en quantité. Une montagne de signes, de mots et de phrases dans lesquels, pendant plus de 60 ans, le compagnon de route de Picasso, qui partageait avec lui une même passion d'afficionado pour la tauromachie, aura joué avec lui-même un jeu dangereux, une corrida où la première personne du singulier, à la fois taureau et torero, se trouvait tour à tour estoquée et encornée.

De cette lutte à finir entre soi et soi, on croyait que tout avait été dit, qu'avec *l'Age d'homme*, *l'Afrique fantôme* et les

quatre tranches de la Règle du jeu, Leiris avait joué cartes sur table. Il y aurait bien des fonds de tiroir à exhumer au goutte-à-goutte, comme ces quelques notes, publiées l'an dernier, sur l'opéra dont Leiris était un fervent amateur et un commentateur éclairé. Mais rien ne laissait supposer que tout un pan de l'oeuvre dormait, toujours immergé. Événement éditorial de cet automne, l'imposant *Journal* que publie à titre posthume les éditions Gallimard, sous la direction de Jean Jamin, ami de l'homme et fin connaisseur de l'oeuvre, a bel et bien quel que chose de l'iceberg, avec ses 900 pages bien comptées. À croire que même dans l'autobiographique, il y a parfois de l'épopée.

L'intérêt de ce *Journal* est essentiellement archéologique. Pas de révélation fracassante, ni non plus de découvertes à la lumière desquelles il faudrait relire l'oeuvre dans son ensemble, si ce n'est peut-être le secret qu'événement Jean Jamin dans son introduction: la femme de Leiris, Louise Godon, n'était pas la belle-soeur de Daniel-Henry Kahnweiler, comme toute la famille le fit croire et Leiris aussi dans ses textes intimes, mais bien la fille naturelle de Jeanne Kahnweiler et donc la belle-fille du mari de cette dernière.

Depuis son mariage, en 1926, Leiris se serait donc plié à la loi du secret de famille, une famille dont il parle abondamment et qui à la limite constituée après lui-même à la fois le ferment et l'acteur principal de son oeuvre. La révélation n'est donc pas sans importance.

Cette correction généalogique exceptée, le *Journal* n'ajoute à peu près rien à l'oeuvre faite. Composé de 5 cahiers d'écolier, de couleurs différentes, il commence en octobre 1922, Leiris a alors 21 ans, pour se clore le 7 novembre 1989, quelques mois avant la mort du diariste et quelques mois après celle de sa femme, Zette. Il accompagne donc Leiris à travers les grandes périodes de son existence, de son adhésion, plus d'esprit que de coeur, au surréalisme, aux premiers voyages d'ethnologie, de l'attente angoissée de la seconde guerre à la tentative de suicide, une nuit de mai 1957, et des publications de jeunesse à écrits de «l'âge d'homme». Mais les événements du monde extérieur entrent en fait assez peu dans ce *Journal*, et s'ils y entrent, c'est apparemment sans hiérarchie: «1936, juillet-septembre. Deux événements cruciaux: 1/ la révolution espagnole est cause que, pour la première fois, le monde me fait cruellement défaut; 2/ j'apprends à nager.»

Voir page D-2: Leiris

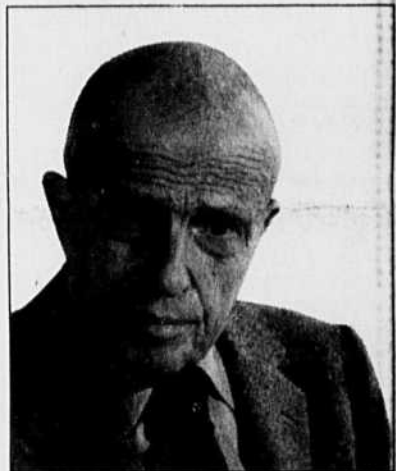


PHOTO MAGAZINE LITTÉRAIRE
En France, la publication du volumineux *Journal* de Michel Leiris constitue un événement cette année.

Le poète avec un fusil

Le poète Yves Boisvert vient de publier son premier roman, *La copine*. Jacques Allard le range parmi les écrits qui résistent à la lecture. Marie-Claire Girard qualifie l'auteur de *bum* mal dégrossi mâtiné d'un esthète. Un drôle de mélange.

Page D-3

Glenn Gould à travers ses lettres

Dix ans que le pianiste virtuose a plaqué son dernier accord. Ghyslaine Guertin, qu'a rencontrée Marie Laurier, vient de réunir 200 lettres du musicien. Elles font revivre aujourd'hui Glenn Gould.

Page D-4

Prix de poésie

«Cyr est vraiment du petit nombre de ceux qui, depuis des années, prennent en poésie le risque de l'indépendance.»

Jean-Pierre Issenhuth,
Le Devoir

ANDROMÈDE
ATTENDRA
GILLES CYR



Prix du gouverneur général 1992

Gilles
Cyr
Andromède attendra

128 pages — 12,95 \$

Dominique
Lavigne
Les petits orteils

82 pages — 9,95 \$



Prix de théâtre

Une belle histoire peuplée de personnages, de comptines, et remplie d'une magie que le monde adulte a trop vite oubliée.

vlb éditeur
LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

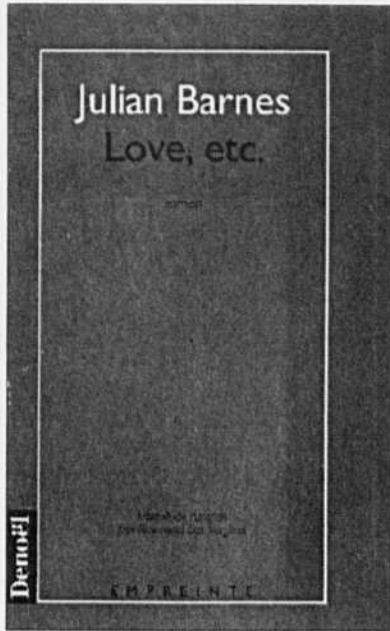
Tunnel sous la Manche



Odile Tremblay
Entre les lignes

LE FÉMINA étranger était attribué le mois dernier au Britannique Julian Barnes. Rien de trop étonnant à cela, quand on y pense. D'abord, Barnes est très connu là-bas. Tout le monde a vu sa bobine sympathique et entendu son accent «british» moduler des mots français à la défunte *Apostrophes*. Son oeuvre y est traduite, bien diffusée. De plus, la France venait couronner avec le prix un de ses plus fidèles admirateurs. Difficile de trouver écrivain plus francophile que cet Anglais fou épris de Flaubert, qui n'arrête pas de construire à travers ses écrits son propre tunnel sous la Manche. Son ouvrage le plus célèbre (et le meilleur) «Le perroquet de Flaubert» montrait sur le mode malicieuse une vraie intimité avec l'auteur de «Madame Bovary», et une connaissance des lettres françaises que pourraient lui envier bien des érudits de la francophonie.

Mais la principale raison de cet engouement des Français pour Julian Barnes tient sans doute au fait qu'il est demeuré si Anglais et tasse de thé. Ne serait-ce que par son humour pince-sans-rire venant épinglez les moeurs de ses contemporains avec un rire féroce. *Love, etc.* tel est le titre de sa dernière oeuvre qui lui valait le Fémina-est d'une ironie particulièrement suave. Sur le thème classique du triangle



amoureux, il décortique les mécanismes de la passion. En vedette: un banquier londonien inodore et incolore nommé Stuart qui rencontre dans une réunion de célibataires une jeune restauratrice d'oeuvres d'art, Gillian et l'épouse en grandes pompes. Mais son meilleur ami, le scintillant Olivier, un professeur pas trop sérieux, et toujours fauché qui lui tape son argent, se met finalement en tête de lui piquer sa femme. Aussitôt dit, aussitôt fait. Changement de partenaire. On repart dans l'autre direction. Julian Barnes met en lumière les petites mesquineries des protagonistes, leurs detresses, leurs mensonges, et les rend superbement dérisoires.

Côté forme, il y a des romans plus cinématographiques que d'autres. On reproche souvent au septième

art de copier la littérature. Reproche qui commence à être éculé. En fait, de plus en plus souvent, le processus s'inverse, et les romanciers se mettent à emprunter des procédés au cinéma. Dans *Love etc.*, le procédé en question (emprunté lui-même à l'opéra et au théâtre) consiste à donner tour à tour la parole aux différents protagonistes d'une action. Narrateurs successifs donc, (monologues, en fait) qui essaient de séduire le spectateur (ou lecteur) en le gagnant à son point de vue. Au cinéma, dans *Requiem pour un beau sans coeur*, le Montréalais Robert Morin y adjoignait une caméra subjective, et faisait huit films en un. Ici, c'est surtout une cantate à trois voix.

Julian Barnes est un écrivain brillant et versatile, à la Boris Vian. Sous le pseudonyme de Dan Kavanagh, il s'est amusé longtemps à signer des polars. Il saute de l'essai au roman. Virtuose du style, et caché derrière. Si bien qu'on le perd un peu en cours de route. Pour rester dans le cinéma, disons que son roman *Love etc.* ressemble à un film de Michel Deville (*Toutes peines confondues*), à la mécanique bien huilée, mais où l'émotion demeure étrangement absente. Barnes rend d'ailleurs son tribut au septième art dans son livre qui multiplie les clins d'oeil à *Jules et Jim*. Il est vrai que sur un thème pareil, le parallèle avec le film de Truffaut s'impose.

Deux amis donc aiment, on ne sait trop pourquoi car elle n'a rien de spécial, la même femme. Et Julian Barnes leur fait raconter leurs déchirements. On n'y croit pas trop. Les pires douleurs morales sont décrites sur le mode badin, et

c'est l'occasion d'une petite fresque social délicieusement féroce, sur les moeurs amoureuses de cette fin de siècle, qui éclatent d'une génération à l'autre. Le père de Gillian s'est autrefois sauvé avec une écolière, et mère et fille essaient encore d'encaisser le coup. Gillian le coeur qui balance. Elle remplacera un mari par l'autre, puisque c'est bien fâcheux, mais la vie est ainsi faite, et on n'y peut rien.

Drôle, oui, sauf qu'au fil des pages, le rire tourne un peu jaune. On aura droit à la déchéance du délaissé, qui va chercher consolation dans les bras des professionnelles, et finit par épier ses ex femme et ami dans un petit village d'Aude où la petite famille s'est réfugiée. Ça devient pathétique, surtout que le couple numéro 2 est destiné à se désintégrer lui aussi. Il y a du sable dans la mécanique de *Love etc.*, et on attend que l'accident arrive. Donc il arrivera.

On peut reprocher à Julian Barnes de rester prévisible. Comme s'il jouait avec les mots par pur plaisir, brochant un roman psychologique avec la même désinvolture qu'un polar, aussi élégant qu'un Oscar Wilde qui exhibait ses mots d'esprit, avec de rares échappées intérieures (lesquelles donnent froid dans le dos). Barnes, en bon Britannique, reste en quelque sorte étranger à son oeuvre. Le Fémina étranger vient récompenser un bon roman, construit comme un film, mais qui est demeuré en surface de lui-même. Où se cache Julian Barnes?

☆☆☆
LOVE ETC., Julian Barnes, traduit de l'anglais par Raymond Las Vergnas, Paris, Denoël, 1992, 314 p.

LA VITRINE DU LIVRE

LA CHARGE DE L'ORIGINAL ÉPORMYABLE

Claude Gauvreau
L'Hexagone/250 pages

UNE NOUVELLE édition pour cette pièce de 1956 aux allures de réquisitoire contre l'univers concentrationnaire, et un deuxième titre pour la collection «Oeuvres complètes de Claude Gauvreau». Le texte est accompagné d'un important commentaire de l'historien littéraire André-G. Bourassa et de réflexions de gens de théâtre, Pierre Bernard, André Brassard et même Jacques Godin, qui a incarné un inoubliable poète Mycroft Mixeudim, incompris de son entourage, chargé sans cesse contre la bêtise et tout ce qui empêche de vivre pleinement.

CONVERGENCES

Jean Le Moyné
Fides, coll. Nénuphar/351 pages

UNE RÉÉDITION pour ce classique de l'essai québécois, paru en 1961, la même année que les célèbres *Insolences* du Frère Untel. Mais Le Moyné, lui, n'a rien de l'écrivain populaire, même s'il sait parler de «L'atmosphère religieuse au Canada français» ou de «La femme dans la civilisation canadienne-française». Sa vaste culture lui permet de déborder largement le cadre national, de commenter Henry James, de dialoguer avec Teilhard, de rencontrer Schubert, Wagner, Bach et Beethoven. Surtout, cette pensée immensément informée trouve son expression dans un style parfaitement maîtrisé.

DICTIONNAIRE DU FANTASTIQUE

Alain Pozzuoli et Jean-Pierre Krémer,
Éd. Jacques Grancher/420 pages

QU'ONT en commun David Bowie, Dracula, Victor Hugo, Stephen King, Mozart et Spielberg? Ils figurent tous en bonne place dans ce tout nouveau dico d'un genre aux frontières floues, mais généralement lié aux domaines où la raison n'a plus cours: folie, rêve, divagation, cauchemars, bref de tout ce qui permet «l'intrusion brutale du mystère dans la vie réelle». La compilation passe en revue tous les domaines de l'expression artistique (cinéma, littérature, bande dessinée, musique et peinture...), de tous les temps et de tous les pays. En plus, quelques mini-dossiers sur la

censure et le cinéma fantastique, le Gore, les effets spéciaux, etc.

LE VOYAGE EN ASIE CENTRALE ET AU TIBET

Michel Jan
Laffont, coll. Bouquins/1482 pages

UNE ANTHOLOGIE des voyageurs occidentaux du moyen âge à la première moitié de notre siècle. Plus de 80 extraits de récits de Marco Polo à Alexandra David-Neel, des envoyés du Pape à la cour des Mongols aux archéologues modernes, pilliers de monastères. Des témoignages essentiels sur les peuples de Samarkand, Boukkhara, Khiva, Kachgar, Lhassa, de la route de la soie, des monts célestes, du désert de Gobi et des passes de l'Himalaya, bref des cités fabuleuses et des espaces grandioses de cet autre monde.

ÉCRIRE POUR LE CINÉMA

Esther Pelletier Nuit blanche éditeur/241 p

UNE PETITE bible de références pour ceux et celles qui rêvent d'écrire pour le septième art. D'abord la recette de la scénarisation comme telle: comment organiser son travail, définir son sujet, préciser ses personnages, accoucher d'un synopsis. Ensuite l'écriture du scénario lui-même: comment raconter une histoire, comment la traiter de manière cinématographique. Et puis le hic: comment faire financer son travail de scénarisation au Québec aujourd'hui, dans une industrie où tout coûte bonbon.

S.B.

LA VIE LITTÉRAIRE

Stéphane Baillargeon

LA VIE littéraire au Québec et Space and Revolution remportent les Prix Raymond-Klibansky décernés pour la première fois cette année par la Fédération canadienne des études humaines. La vie littéraire au Québec, Vol I, 1764-1805, (PUL), est le résultat d'une recherche collective sous la direction de Maurice Lemire, de l'Université Laval. L'ouvrage insiste moins sur les auteurs ou les oeuvres que sur la production, la diffusion et la réception des textes dans le Bas Canada, au dix-huitième siècle.

L'oeuvre de James A. Leith, de l'Université Queen's, Space and Revolution: Projects for Monuments, squares and Public Buildings in France, 1789-1799, retrace l'influence des idées de la Révolution

sur les artistes et les architectes en France, à cette époque. Le professeur Raymond Klibansky en l'honneur de qui sont nommés ces Prix compte parmi les plus éminents humanistes canadiens. Il vit à Montréal où il est professeur émérite de l'Université McGill.

Prix Nelligan

LA DATE limite du dépôt des oeuvres pour le Prix Emile-Nelligan 1992 est le 10 janvier 1993. Les ouvrages doivent être déposés en quatre exemplaires à l'Union des écrivains et des écrivaines québécoises, 3492, rue Laval, Montréal, H3X 3C8. Ce Prix est attribué au printemps de chaque année à un ouvrage de poésie de langue française d'un poète d'Amérique du Nord. L'oeuvre doit avoir été publiée entre le 1er janvier et le 31 décembre de l'année

précédente. Une bourse de 5000 \$ et une médaille sont remis au lauréat par la Fondation Emile-Nelligan.

Place aux poètes

TOUS les mercredis de décembre, à 21h, Janou Saint-Denis perpétue la tradition en faisant Place aux

Poètes au Bistro Floresta, 4670 rue Saint-Denis. Mercredi de cette semaine, elle reçoit José Acquelin Chien d'azur, Hexagone) et Hélène Monette Le diable aux vaches, Écrits des Forges). Le 16 décembre, on célébrera le Noël des Poètes avec un récital de chansons d'Anne-

COURRIER

Le fourre-tout du Nouvel Âge

EN LISANT un article sur l'ésotérisme dans *Le Plaisir des Livres* du mois dernier j'ai eu une bouffée de chaleur. J'ai appris avec étonnement que l'auteur de l'article, Stéphane Baillargeon, classait la ménopause dans le domaine de... l'ésotérisme, soit, si on doit se fier sur le dictionnaire, dans un domaine «peu compréhensible par le commun des mortels, hermétique et obscur».

En attendant que quelqu'un explique à l'auteur de l'article ce qu'est la ménopause (ce qui ne devrait pas être difficile dans un quotidien dirigé par une femme), je voudrais rassurer les lectrices du DEVOIR rendues à ce passage crucial de leur vie et leur dire qu'elles continuent à se fier à leur médecin et ne rejettent surtout pas toutes les connaissances acquises par les scientifiques dans le domaine hormonal.

D'ailleurs, si elles relisent l'article en question, elles se demanderont, comme moi, s'il ne s'agit pas là d'une erreur de mise en page, et si le paragraphe décrivant la collection *Parcours des éditions Stanké* n'était pas en réalité destiné à un autre reportage qui aurait dû paraître dans une édition

précédente (d'il y a quatre ou cinq ans) tant l'information présentée ne semble pas à sa place dans l'ésotérisme en plus d'être totalement dépassée temporellement. (...)

Donc pour dissiper tout malentendu qu'aurait pu créer l'article fourre-tout, il convient de retenir que «la ménopause ne se classe pas dans le domaine de l'hermétisme», que *Ces femmes qui aiment trop* a été rédigé par une psychologue spécialiste en thérapie conjugale (et, traduit, dans le monde en 20 langues a atteint un tirage de 5 millions d'exemplaires), que *Laisse-moi devenir relève de la médecine*, que *Vivre la santé, a été écrit par un médecin de Boston spécialiste en endocrinologie et que les livres publiés dans la collection Parcours n'ont rien à voir avec l'ésotérisme.*

On ne va tout de même pas accepter que les serviettes soient mélangées avec les torchons.

Alain Stanké
Les éditions internationales
Alain Stanké

Self-réponse

MON ARTICLE parlait bien d'un fourre-tout, assez mal défini merci, ou se côtoient «le jungien Guy Corneau, les livres de recettes macrobiotiques, les livres de massage suédois et des traités d'interprétation des rêves». Pour m'y retrouver un peu et comme je l'ai bien indiqué en début d'article, je me suis basé sur une classification des «sciences des religions» qui range sous un même groupe les innombrables livres renvoyant au moi, au corps, à la conscience individuelle, et à tous ces petits guides de *self-help* que l'on retrouve dans votre collection *Parcours*. Esotérisme que tout cela? Bien sûr que oui, si vous retenez l'autre signification du mot, qui renvoie à la mode nouvelagiste actuelle, aux croyances narcissiques, californiennes et «tripatives» qui font le bonheur de tant d'éditeurs, par l'argent alléchés.

Stéphane Baillargeon

◆ Leiris

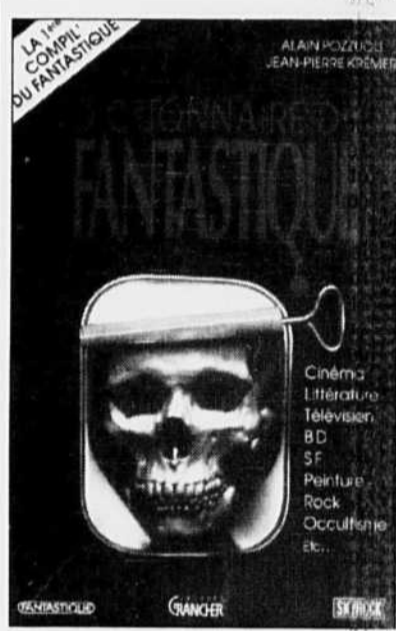
C'est qu'il s'agit moins d'un journal proprement dit que d'une suite de galeries ou de sous-sols à paliers multiples. Sous-sol de l'oeuvre, d'abord, puisque de très nombreux passages, biffés au crayon de plomb, ont émigré, tels quels ou remaniés, dans l'oeuvre publiée. Ni chronique, ni carnet mondain, ni simple compte rendu des mille riens qui crédièrent au quotidien sa part d'insignifiance, ce journal, dont la composition fut très souvent interrompue, parfois sur plusieurs mois, fut surtout un brouillon, le cocoon incubateur des premiers jets. Atypique, il se présente davantage comme un outil de travail écrit «à bâtons rompus», ainsi que le précise Jamin, «tout à la fois bloc-notes, pense-bête, album, choses vues, feuilles de route, cahier d'essai, livre de bord, voire carnet de laboratoire».

Sous-sol de la vie, ensuite. Leiris ne se montre guère soucieux de rapporter par écrit ce qu'il vit au jour le jour, comme s'il s'agissait surtout pour lui de s'aider par l'écriture à mieux traverser une existence à laquelle le mélancolique profond et dépressif chronique qu'il était ne tenait pas particulièrement. Du reste, il n'en sera jamais tout à fait dupe, lui qui écrit vers la fin de sa vie: «Dérision de l'écriture qui, quand les choses vont à peu près bien, semble une panacée contre les maux mais cesse de pouvoir être pratiquée quand elles vont par trop mal.» Ce qu'on découvre surtout dans ce journal, c'est une prose qui n'a rien de la phraséologie byzantine à laquelle Leiris nous a habitués. L'écriture y est plus proche de la vie, plus urgente, moins étudiée, presque involontaire. Et avec ses signes propres de ponctuation, genre: «Fait l'amour» ou «Rève».

Enfin, sous-sol de la conscience, car le journal pullule de récits de rêve, que Leiris notait avec les scrupules de l'homme qui sait intuitivement que l'inconscient l'observe, le connaît, l'étudie mieux qu'il-même ne saurait le faire. Onirographie dont le but était d'abord purement thérapeutique, mais qui nourrit abondamment l'oeuvre, elle-même inséparable de la cure psychanalytique qui est à son origine. En véritable ethnographe de soi, Leiris compile aussi tous les fantasmes morbides, associés à la mort et à l'érotisme, ne se laissant rien passer et se passant sans cesse au tamis.

Si bien que ce Journal apparaît d'abord comme un journal ad hominem, écrit en grande partie contre son auteur, dont Picasso disait très justement qu'il était «son pire ou son meilleur ennemi». Rien de la complaisance gidienne. Ce qui n'empêche pas Leiris de se montrer ironique à l'occasion, voire par endroits humoristique, presque spirituel - ce qu'il n'est à peu près jamais dans l'oeuvre officielle: «Exemple classique de syllogisme: Un cheval bon marché est rare. - Or, tout ce qui est rare est cher. - Donc un cheval bon marché est cher.» Pour ne rien dire des perles d'auteurs passés ou modernes, que l'écrivain a glanées au fil de ses lectures dans un carnet qu'on a eu la bonne idée de reproduire en annexe: «J'ai toujours sur moi de quoi commettre un attentat à la pudeur» - Henri Rochefort.

Bref Leiris dans tous ses états, qui s'acharne avec un zèle exemplaire à se démasquer par tous les moyens, tout en sachant très bien que, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, la confession est vouée à l'échec et qu'il s'agit moins de tout dire que de rien dire. D'ailleurs, on ne dit jamais tout.



ZOLA A FASCINÉ TROYAT

Attentif à la vie privée de Zola comme à son parcours littéraire, Henri Troyat conjugue merveilleusement l'homme multiple qu'il fut avec l'oeuvre monumentale qu'il laisse.

Henri Troyat
de l'Académie Française

ZOLA

Grande Biographies Humaines

Flammarion

ALCOOL... TROP, TROP SOUVENT, C'EST RISQUÉ!

Santé et Services sociaux Québec

La nouvelle collection «Oeuvres de Claude Gauvreau» à l'Hexagone

LA CHARGE DE L'ORIGINAL ÉPORMYABLE
250 pages — 19,95 \$
EN LIBRAIRIE DÈS LUNDI

Le texte intégral de la pièce présentée aux «Beaux dimanches» de Radio-Canada, demain soir. Avec, en plus, des témoignages de Pierre Bernard, André Brassard et Jacques Godin. Notes d'André-G. Bourassa sur Claude Gauvreau et son oeuvre.

Également paru dans la même collection:
BEAUTÉ BAROQUE
194 pages — 16,95 \$

Le texte intégral du roman de Claude Gauvreau. Avec une postface de Jean Salvy et un dossier d'André-G. Bourassa.

L'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Misanthropie à l'anglaise

Gilles Archambault
Livres jaunis

AINSI VA TOUTE CHAIR

Samuel Butler, Paris, Gallimard, collection «Folio», t. 1 et 2, 1977

FILS DE MINISTRE et petit-fils d'évêque, Samuel Butler s'exila en Nouvelle-Zélande à 23 ans pour échapper à une carrière ecclésiastique. Il revint à Londres quatre ans plus tard en 1862, fortune faite. Il passa les 40 dernières années de sa vie à écrire, à peindre et à composer de la musique. On n'a à peu près rien retenu de sa peinture. Il se voulait pourtant peintre avant tout, la littérature n'étant au début qu'un hobby.

Ce n'est pas le premier malentendu dans la vie de cet homme. Il comptait beaucoup sur ses études à propos de la théorie de l'évolution. Ennemi acharné de Darwin, il publia quatre essais de philosophie biologique. C'est pourtant son roman, *Ainsi va toute chair*, qui va lui assurer une place de tout premier plan dans la littérature anglaise du 19^e siècle. Posthume, il paraîtra en 1903, un an après sa mort.

Je viens de lire pour la première fois. Avec un plaisir soutenu. Les 690

Samuel Butler *Ainsi va toute chair*



pages de ce roman n'empêchent que vous n'avez vers la fin un étrange sentiment de tristesse. Il va falloir vous séparer du héros et de son oncle, narrateur de l'histoire. Ce n'est pas que le récit ne comporte pas de digressions. Elles sont nombreuses, mais intéressantes. Même les considérations sur l'éducation victorienne et l'enseignement rigide alors prônée ont de quoi vous retenir.

Ernest Pontifex, comme l'auteur, est né dans une famille de pasteurs anglicans. Le narrateur, donc Butler lui-même, admet: «Il se peut

Samuel Butler *Ainsi va toute chair II*



très bien que je sois en train d'écrire ma propre condamnation, d'un bout à l'autre de ce livre, car je sais bien, que je le veuille ou non, que c'est mon portrait que je peins, avec bien plus de vérité que celui de tous les personnages que je présente au lecteur». Ernest sera élevé selon des principes stricts qui relèvent de la cruauté la plus totale. Son père et sa mère exercent sur lui un territorisme constant. Lui le bat comme plâtre et elle se livre avec délectation au chantage affectif. Ordonné à 24 ans, Ernest quittera les ordres au bout de six

mois à la suite d'un scandale. Toute sa vie s'écoulera dans une recherche du bonheur. Il ne l'atteindra jamais, marqué par la blessure que lui a causé la méchanceté innée de son père. Il en convient aisément en présence de son oncle et parrain. «Mes parents ne vous sont pas sympathiques?» dit-il. Oh de tout ce que vous avez fait pour moi, cette parole est celle qui me touche le plus.

Je ne sais si la traduction de Valéry Larbaud est toujours juste, il est certain en tous cas qu'elle donne au texte une allure que l'on trouve dans les romans de Diderot. Du reste, dans son introduction, Larbaud évoque Stendhal, Flaubert et Anatole France. Ce qui, pour les deux premiers auteurs cités en tout cas, ne nous éloigne pas tellement du romancier de la Religieuse.

Il y a dans la conduite de l'intrigue une vivacité, une liberté de ton, un courage dans l'expression des idées que l'on ne retrouve que chez les auteurs français du 18^e. Butler écrase l'infâme, en l'occurrence l'Église anglicane. Il dénonce l'hypocrisie avec une verdeur qui est belle à voir. Mais cette lecture restera en moi comme un chant de désespoir. Ernest Pontifex se retire du monde et se réfugie dans l'écriture parce qu'il ne veut plus souffrir. Point besoin de partager ses idées sur les femmes et le mariage pour le comprendre.

Butler se donnait 75 ans de renommée posthume. Il semble bien qu'il se soit trompé. De quelques siècles, j'espère.

Pour la mémoire de Glenn Gould

LETTRES

De Glenn Gould, présentées par Ghyslaine Guertin et John P.L. Roberts avec la collaboration de Valerie Verity et Jean-Jacques Nattiez, Christian Bourgois Éditeur, Collection Musique/Passé/Présent, Traduction de l'anglais par Annick Duchâtel, 440 pages.

Marie Laurier

GHYSLAINE GUERTIN était loin de se douter que le 4 octobre 1982 allait devenir une date aussi importante dans sa vie. Ce jour-là, elle défendait sa thèse de doctorat en philosophie sur Glenn Gould pour apprendre quelques heures plus tard la mort de ce dernier à Toronto.

Cette coïncidence allait décupler son intérêt pour le musicien, l'inciter à poursuivre son travail de recherche et d'approfondissement de la vie du pianiste virtuose.

Si bien que pour le 10^e anniversaire de la mort de Glenn Gould, la musicologue et professeur de philosophie a accepté de collaborer à la publication d'une partie de la correspondance de Glenn Gould afin d'ajouter un éclairage inédit sur ce personnage controversé ou béatement admiré. «Ce travail, je l'ai fait en collaboration avec John P.L. Roberts, président de la Fondation Glenn Gould, et la version anglaise du livre a été lancée à Toronto en octobre dans le cadre de la conférence consacrée à GG. La version française est quelque peu différente et contient des annotations plus détaillées et une vingtaine de lettres de plus.»

Ghyslaine Guertin espère que son livre aura autant de succès, toutes proportions gardées que sa version originale anglaise qui est devenue bien vite un best-seller. Car elle est à même de constater que le culte que l'on voue à Glenn Gould est d'ordre international. En Hollande, en Angleterre, en France et plus récemment au Japon, on s'arrache ses disques, ses écrits, bref tout ce qu'il a publié ou qui parle de lui. Sa correspondance suivra. Comment expliquer cet engouement?

«Par la personnalité très forte de Glenn Gould. Il était non seulement un pianiste exceptionnel qui jouait Bach comme aucun autre, mais également un provocateur qui savait exprimer ses idées au risque de choquer ou de se faire des ennemis, surtout lorsqu'il a décidé de ne plus faire de concert pour se consacrer à l'enregistrement. Il fut le premier à montrer les rapports qui existent entre la musique et la technologie, mettant celle-ci au service de celle-là avec une rare méticulosité, répond Ghyslaine Guertin. C'était un homme de pensée et de réflexion et il adorait s'exprimer par l'écriture. Comme musicien, sa production fut prodigieuse!»

Des admirateurs de Gould le qualifient de «génial» mais Ghyslaine Guertin pondère cette impression en parlant plutôt de «talent exceptionnel». «Je trouve ce jugement suffisant pour justifier la recherche que j'ai entreprise et qui est loin d'être terminée. Les 200 lettres de cet ouvrage ne constituent qu'une infime partie de sa correspondance qui en contient 2000. Celles qu'il consacre à la seule analyse des oeuvres de Schoenberg feront l'objet d'un livre sur lequel je tra-

Roulez bolides!

LE FEU D'ARTIFICE

Patrick Deville, Minuit, Paris, 1992, 158 p.

Hervé Guay

JULIETTE, Louis et lui (c'est-à-dire le narrateur) passent le plus clair de leur temps à rouler et à s'enfiler qui de l'extase, qui un drink, qui un oeuf. Pour eux, le monde est un feu roulant. L'Italie, la Suède, le Midi de la France défilent devant leurs yeux hypnotisés. Pour ce faire, ils changent de bagnoles quand il le faut. L'argent ne vient jamais à manquer, si bien qu'à l'instar de Gainsbourg, Juliette se permet de faire flamber des cartes bancaires pour s'amuser.

Côté boulot, le narrateur est plus ou moins vendeur de voitures d'occasion, Louis plus ou moins géographe ou topographe. Quant à Juliette, elle bosse plus ou moins dans une agence de voyages.

Parfois, Juliette est avec l'un, de temps en temps avec l'autre. A d'autres moments, elle se métamorphose en loubard à barbe. Elle devient alors «La Queue», un petit casseur dont le passe-temps est de jouer aux flippers dans une arcade du port de Nantes. Elle aime les masques, Juliette. Voilà au moins un point d'éclairci dans ce roman pas toujours limpide.



Le pianiste Glenn Gould, décédé il y a 10 ans.

vaillé présentement.» Les lettres que Glenn Gould écrivait à tout un chacun n'auraient sans doute pas plus d'intérêt qu'il n'en faut – à l'exception de certaines d'entre elles qui sont de véritables petits chefs-d'oeuvre d'humour, témoignage de son style incisif et de la profondeur de sa pensée – si elles n'étaient assorties de précieuses notes explicatives et de références rédigées par Ghyslaine Guertin. «Ces renvois m'apparaissent essentiels à la compréhension du musicien et elles permettent de situer le contexte social, familial et personnel dans lequel baignait Glenn Gould.» Sans compter l'importance pour le lecteur de connaître, même sommairement, l'identité des correspondants qui ne sont pas tous aussi célèbres que Jordi Saval, Yehudi Menuhin, Dimitri Chostakovitch, Benjamin Britten, Marshall McLuhan. Combien de personnalités ont gravité dans l'univers de Gould alors que d'autres correspondants, à nos yeux de parfaits anonymes, avaient une incidence sur sa carrière et sa vie privée.

Mais à cet égard, le lecteur restera sur sa faim. Aucune confidence juive, ou croustillante n'est retenue. «Tout simplement parce que Glenn Gould était très discret sur lui-même», estime Ghyslaine Guertin. Ce qui expliquerait peut-être son refus des honneurs, sa fuite des manifestations publiques, son horreur de l'avion, bref toute la subtilité de cet artiste qui écrit à une amie: «Si je devais passer le reste de mes jours sur une île déserte, condamné à l'écouter ou ne jouer qu'un seul compositeur, je choisirais Bach sans hésiter.»

La géographie brouillée du poème

Poésie

LE CYCLE DE PRAGUE

Serge Patrice Thibodeau, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992.

LE PASSAGE DES GLACES

Serge Patrice Thibodeau, Trois-Rivières/Moncton, Écrits des Forges/Perce-Neige, 1992.

Lucie Bourassa

SOUS L'INFLUENCE des migrations et métissages, notre

littérature se transforme : à cet égard, l'intérêt porté à Montréal depuis quelques années est significatif, et ne tient pas seulement à l'anniversaire de la ville. La cité s'ouvre de l'intérieur, et on assiste à une diversification des écritures, dans lesquelles le thème de l'exil renouvelle les perceptions du proche. «Le corps écartelé entre une gare et un château», Serge Patrice Thibodeau est de ceux dont l'oeuvre se nourrit de cette tension entre un ailleurs et un ici, de cette fêlure entre le soi et l'appartenance. Mais chez ce poète, originaire d'Acadie, l'écriture «migrante» prend une orientation toute particulière, dans laquelle l'exil a un double visage : celui des longs séjours à l'étranger et celui de la demeure choisie, Montréal.

À cause de cela, mais aussi de l'originalité de son écriture, on pourrait lui trouver des ancêtres chez nos «exotistes» du début du siècle qui, paradoxalement, se sont souvent sentis plus étrangers chez eux qu'ailleurs. C'est du moins l'impression que laisse le contraste entre les deux derniers recueils de Thibodeau. Dans *Le cycle de Prague*, la ville est nommée, magnifiée, célébrée; les espaces s'ouvrent, et la lumière, franche ou oblique, filtre toujours, «printemps» jusque dans les moments de tristesse. Dans *Le passage des glaces*, qui n'a pas été écrit à partir d'un voyage, les références topographiques disparaissent, les lieux sont clos, et il se dégage une atmosphère de lourdeur hostile, à travers les figures de la neige, du froid, du plomb, de la poussière. Point, dans cette écriture, de «Montréal imaginaire», mais bien une «Prague» sentie et rêvée, comme elle l'avait été, déjà, dans *La septième chute* (1), avec Budapest, Vienne, Paris, etc.

Pourquoi cette ville ? Si l'auteur ne sait répondre, sinon par le poème, c'est sans doute que les raisons obscures de la fascination sont celles-là même qui motivent l'écriture. Il y a, en tout cas, dans ce lieu d'architecture, de sculpture et de musique, de quoi nourrir la passion de Thibodeau pour la composition et le rythme. *Le cycle de Prague* comporte trois parties, chacune présentant un contrepoint particulier entre deux séries de poèmes qui opposent la méditation et la sensualité, l'intimité et l'artifice. La construction permet l'altération de soi et de la parole, par exemple par un dialogue avec l'histoire : «Orants et nus dans la pénombre» fait alterner des oraisons inspirées par la poésie et la statuaire baroques avec des «portraits» (de Brecht, Tsvetaieva, Mahler...) plus expressionnistes.

Thibodeau est autant attiré par les virtuosités de langage qu'il s'en méfie : cela le conduit parfois à rechercher une innocence qui l'entraîne à trop de naïveté, notamment dans certaines oraisons frôlant la bondieuserie. Par contre, toujours dans le registre intérieur, les méditations de la dernière partie sont écrites dans une prose serrée, dont le caractère éthique évite le poncif : «L'humanité : un théâtre, avec ses coulisses, ses cintres, son souffleur attitré. Le début du spectacle, un glas. Le langage, une carte géographique brouillée.»

La carte géographique, dans les passages plus expressionnistes, se brouille parfois d'excès dans les mots et les sonorités rares, qui ne sont pas toujours suffisamment intégrés. Quand elles sont réussies, toutefois, ces séductions langagières se font l'écho des riches ornements de l'architecture pragoise, emblème de la beauté, mais aussi de la décadence. Le mariage des ruines et de l'ornement, comme on sait, évoque, depuis les «vanités» de la peinture baroque, l'effrayante vacuité de la mort.

L'exotisme, dans la poésie de Thibodeau, devient ainsi le miroir d'un exil intérieur, d'une solitude que les chambres blêmes et les paysages plombés de *Passage des glaces* exposent de façon plus crue : «tu t'avances, flagrant délit/pensant aux cris du mur percé,/j'en ai la certitude/et permise, la foi de nos murmures/de nos prières violentes et nous/bouclés l'un à l'autre nous/parmi les beautés de ce monde nous, nous passons.»

L'espace manque pour citer ce texte dans sa disposition originale centrée, et pour donner d'autres extraits qui montreraient comment cette poésie, dans ses meilleurs moments, fait naître l'émotion de la justesse et de la variété des rythmes, depuis les heurts à la Bartók (début de *La septième chute*) jusqu'aux harmonies alexandrines brisées («Lamento», *Passage des glaces*). Bien que parfois mal assurée, l'oeuvre de Thibodeau fait entendre une voix singulière.

Exilé ici et chez lui en exil, ce jeune écrivain, pour qui la sensualité du langage est indissociable de la lucidité et de la mémoire, échappe heureusement aux modes sans échapper à l'histoire.

☆☆☆

1 – Moncton, Éditions d'Acadie, 1990. Ce livre a mérité le remporté France-Acadie en 1991.

PARCE QUE LA TERRE TOURNE L'ÉTAT DU MONDE 1993

L'ÉTAT DU MONDE 1993

Annuaire économique et géopolitique mondial



LE SEUL ANNUAIRE ÉCONOMIQUE ET GÉOPOLITIQUE MONDIAL UNANIMEMENT RECOMMANDÉ.

640 pages - 22,95\$

et L'ÉTAT DU MONDE JUNIOR

UNE ENCYCLOPÉDIE

ABONDAMMENT ILLUSTRÉE

EN COULEURS, CONÇUE POUR

LES 12 ANS ET PLUS.

224 pages - 34,95\$

coédition La Découverte/Syros Alternatives

COMPRENDRE LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Champigny

**OUVERT JUSQU'À
MINUIT
DÈS LE 10 DÉC.**

**Le calendrier 1993
du Cancer**
Harenberg
ord. 12,95\$ **9,95\$**

**Calendrier Chaque
jour votre horoscope**
Éd. Harenberg
ord. 12,95\$ **9,95\$**

**La Démence
du boxeur**
Éd. Grasset
ord. 31,95\$ **25,95\$**

La Démence du Boxeur
Prix Renaudot
Éd. Grasset
ord. 31,95\$ **25,95\$**

TEXACO
UNE FEMME
DANS LA VIE
Éd. Gallimard
ord. 34,95\$ **25,95\$**

TEXACO
Prix Goncourt
Éd. Gallimard
ord. 34,95\$ **25,95\$**

**LE GUIDE DES BONS
RESTAURANTS
DE MONTRÉAL
D'ALLES 93**
Éd. de l'Homme
ord. 16,95\$ **12,95\$**

**Guide des bons restaurants
de Montréal 1993**
Éd. de l'Homme
ord. 16,95\$ **12,95\$**

VIN 93
Éd. de l'Homme
ord. 16,95\$ **12,95\$**

Guide du vin 1993
Éd. de l'Homme
ord. 16,95\$ **12,95\$**

Désert Brûlant
Éd. Grasset
ord. 29,95\$ **23,95\$**

Désert Brûlant
Éd. Grasset
ord. 29,95\$ **23,95\$**

LE VISUEL
Éd. Québec/Amérique
ord. 54,95\$ **43,95\$**

Le Visuel
Éd. Québec/Amérique
ord. 54,95\$ **43,95\$**

**MICHEL RIO
TLACUILO**
Éd. du Seuil
ord. 24,95\$ **19,95\$**

TLACUILO
Prix Médicis
Éd. du Seuil
ord. 24,95\$ **19,95\$**

Agenda 1993 du Vin
Éd. Utilis
ord. 19,95\$ **15,95\$**

Agenda 1993 du Vin
Éd. Utilis
ord. 19,95\$ **15,95\$**

**JÉROME BIGRAS
BUNGALOPOLIS**
Éd. Logiques
ord. 12,95\$ **9,95\$**

Bungalopolis
Éd. Logiques
ord. 12,95\$ **9,95\$**

**CONNAISSANCE DE LA NATURE
ROCHES ET
MINÉRAUX**
Éd. Intrinsic
ord. 24,95\$ **19,95\$ ch.**

**CONNAISSANCE DE LA NATURE
MAMMIFÈRES**
Éd. Intrinsic
ord. 24,95\$ **19,95\$ ch.**

**Coll. Connaissance
de la nature (6 titres)**
Éd. Intrinsic
ord. 24,95\$ **19,95\$ ch.**

**LITTÉRATURE
GEORGES SIMENON
MAIGRET
À VICHY**
Éd. Logiques
ord. 35,95\$ **28,95\$ ch.**

**Le Livre qui parle...
SIMENON
Maigret
et le clochard**
Éd. Logiques
ord. 35,95\$ **28,95\$ ch.**

Cassettes Maigret (2 titres)
Comptoir de Diff. du Livre
ord. 35,95\$ **28,95\$ ch.**

**Venez rencontrer l'auteur
dimanche, 6 décembre
de 14h à 16h**

Vaincre la codépendance
Éd. Hazelden
ord. 24,95\$ **19,95\$**

**LES PETITS CHEFS
4 titres**
Éd. Hachette
ord. 24,95\$ **19,95\$ ch.**

**Coll. Les Petits chefs
(4 titres)**
Éd. Hachette
ord. 24,95\$ **19,95\$ ch.**

MENAUD MAÎTRE-DRAVEUR
Éd. de luxe numérotée
Éd. Fides
ord. 145,00\$ **114,95\$**

Menaud Maître-Draveur
Éd. de luxe numérotée
Éd. Fides
ord. 145,00\$ **114,95\$**

**GUIDE
DE LA
ROUTE
CANADA**
Éd. Reader's Digest
ord. 39,95\$ **29,95\$**

Guide de la route Canada
Sél. du Reader's Digest
ord. 39,95\$ **29,95\$**

**le Petit
Larousse
GRAND FORMAT**
84 200 articles
3 600 illustrations
EN COULEURS
Éd. Larousse
ord. 79,95\$ **59,95\$**

Le Petit Larousse 1993
III. en couleurs Gr. format
Éd. Larousse
ord. 79,95\$ **59,95\$**

Coffret 2 films VHS
La Gloire de mon Père
Le Château de ma Mère
Action Film
ord. 69,95\$ **54,95\$**

Coffret 2 films VHS
La Gloire de mon Père
Le Château de ma Mère
Action Film
ord. 69,95\$ **54,95\$**

Illust. Hans de Beer, Éd. Nord-Sud

Prix en vigueur du 3 au 9 déc. 1992
Champigny

4380 ST-DENIS
MONTRÉAL, QC
(514) 844-2587

**OUVERT 7 JOURS
DE 9 H À 22 H**
METRO
MONT-ROYAL

STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

le plaisir des
Livres

LIVRES CADEAUX

Noël approche à grands pas.
Le Devoir présente à compter
de cette semaine ses suggestions cadeaux
pour le Temps des Fêtes.

CARTES ANCIENNES
— DES —
**GRANDES
VILLES
D'EUROPE**



Une sélection des plus beaux plans de Braun et Hogenberg

SOLAR

Villes d'hier

**CARTES ANCIENNES
DES GRANDES VILLES
D'EUROPE**

Une sélection de 67 plans illustrés
du XVIIe siècle. John Goss,
Paris, Solar, 1992, 143p.

Odile Tremblay

AU XVIIe siècle, les cartes des villes ressemblaient parfois à de petits tableaux, entremêlant la scène de genre et le paysage urbain, des tableaux parfois un peu trafiqués, où l'on profitait de l'occasion pour montrer l'opulence des habitants, le beauté des femmes, les spécialités locales. La carte du temps tenait aussi lieu de monographie. Et de carte postale.

Les 67 magnifiques cartes couleurs que renferme cet album va-

lent bien des traités d'histoire. À défaut de précision géographique, quelle valeur ethnographique! Non pas la ville, mais la vie dans la ville est représentée. Et puis les reproductions des plans sont splendides, doublement exotiques en plus, dans le temps et l'espace. On visite Budapest aux côtés d'un Turc à turban, on passe à Oxford, déjà bastion universitaire, pour voir Munich à l'heure du coucher de soleil, découvrir Londres et sa Tamise si achalandée d'embarcations de toutes sortes.

Bizarre cartographie qui montrait autant d'élévations que de plans horizontaux, où les édifices importants sont représentés dans les détails de leur architecture, où des petits personnages endimanchés, portant fraise ou vertugadin posent dans les coins, au milieu des armoiries de ces villes au temps de leur splendeur passée.

**LES INDIENS
D'AMÉRIQUE
DU NORD**

Colin F. Taylor,
William C. Sturvenant, Paris,
ed. Solar, 250p.

Michel Bélair

INCROYABLE qu'on ait pu jamais les considérer comme des «sauvages». De la frange sub-arctique jusqu'aux déserts du sud des États-Unis, des îles de la côte du Pacifique jusqu'à l'Atlantique, les Indiens d'Amérique du Nord ont façonné ce territoire. Laissant ici et là les traces d'une civilisation aussi diversifiée que les espaces qu'ils ont habités, ils étaient 5 millions à l'arrivée des Européens au XVIIe siècle: nous commençons à peine à percevoir le rayonnement et l'importance de ces cultures. Et la publication de *Les Indiens d'Amérique du Nord* contribuera sans doute à disperser cet inexcusable malentendu.

Ce grand livre de plus de 250 pages, magnifiquement illustré de cartes, de photos d'archives, de gravures en couleurs et d'œuvres d'art témoigne du haut degré de sophistication des diverses cultures amérindiennes. Rédigé par une équipe de chercheurs du Smithsonian Institute, *Les Indiens d'Amérique du Nord* est une sorte de criant réquisitoire en faveur de la reconnaissance de cette civilisation éliminée systématiquement au siècle dernier. Au moment où les revendications autoch-

**LES INDIENS
D'AMÉRIQUE DU NORD**



tones surprennent par leur ampleur, ce document fascinant permet de saisir entre les lignes (et surtout

entre les images) l'inacceptable portée du génocide culturel auquel nous nous sommes livrés collectivement.

La plume du peintre ornithologue

JEAN-LUC GRONDIN

Par Pierre H. Savignac;
Editions Broquet,
Collection Apogée,
175 pages.

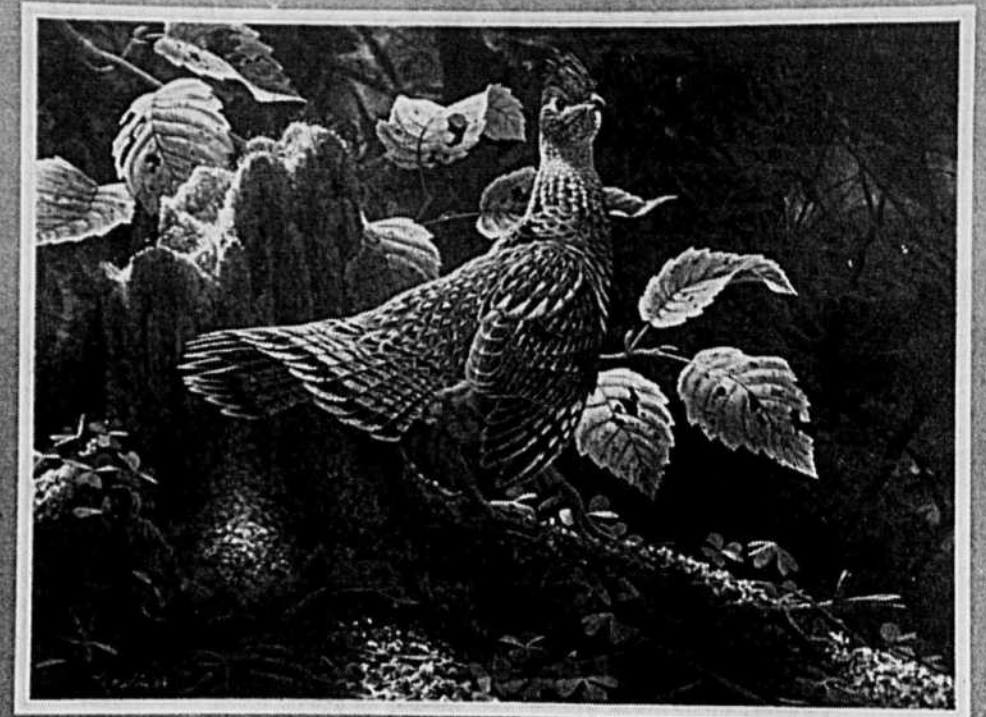
Louis-Gilles Francoeur

LA PEINTURE animalière a toujours été boudée par les cénacles de l'art officiel. Pourtant, un peintre comme Jean-Luc Grondin réussit depuis quelques années à s'imposer au Canada et à l'étranger comme un des grands du genre en raison de son exceptionnel talent à peindre la gent ailée. Au point que les scientifiques n'hésitent plus à le considérer comme un des leurs. L'engouement du public ne diminue pas pour autant.

L'ouvrage, que les Editions Broquet viennent de publier à son sujet, était attendu depuis longtemps mais on aurait souhaité un livret plus fort et plus critique pour bien situer ce Québécois de grand talent chez lui, à l'étranger comme dans le marché de l'art animalier.

Mais l'essentiel est là, réuni pour la première fois, et, malgré les faiblesses du texte, on assiste à la naissance de ce grand talent à travers les esquisses, les ébauches et ses principales oeuvres. L'iconographie de ce livre est d'ailleurs remarquable par la précision et la vitalité qui se dégagent de ses reproductions. Il est aussi intéressant de lire les bas de vignette des peintures, dont l'essentiel serait de la plume - sans jeux de mots! - de

Jean-Luc Grondin



BROQUET

Grondin. Ce dernier aurait d'ailleurs travaillé à la mise en page soignée de ce livre, qui plaira assurément à tous les ornithologues de vos amis, professionnels ou amateurs, si vous pouvez vous le permettre, car il coûte 75 \$.

*Merveilles
de l'art*

**LE LIVRE
DES GRANDS PEINTRES**

Jean-François Guillou
éditions Solar, Paris 1992
221 pages

Paule des Rivières

VOILÀ le livre idéal pour la table à café. Mais prenez garde, il n'y restera pas et sera automatiquement pris, voire cajolé lorsque les amis l'apercevront. Les reproductions sont toutes plus belles les unes que les autres, couvrant l'âge d'or de la peinture, soit les six siècles qui séparent Giotto de Picasso.

L'auteur a opté pour la présentation chronologique, qui permet de suivre l'évolution de la peinture mais aussi d'en apprécier les références communes, à commencer par le pouvoir de la représentation du monde.

De courts textes accompagnent les reproductions, contenant les grandes lignes de la vie de l'artiste,

son lieu de naissance, ses principales influences et les grandes obsessions qui l'ont guidé.

La première section s'ouvre sur la grâce de Botticelli et se termine sous les terreurs de Bosch.

La seconde nous fait connaître ou reconnaître Les Carrache et Le Caravage, Reni, Poussin, La Tour, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Canaletto.

Puis nous passons aux souvenirs d'Eden de Watteau, aux songes de Blake, au merveilleux Voyageur de Friedrich, aux sombres tumultes de Delacroix et aux incomparables lumières de Turner, juste avant celle de Corot qui inaugure une autre tranche, aux côtés de Manet et des impressionnistes.

Monet, Sisley, Renoir, Degas, Pissarro, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, ils sont tous là. La dernière tranche du volume s'ouvre sur l'inconscient de Moreau et les symboles de Klimt et se ferme sur Picasso, non sans avoir fait une place à Matisse et à ses couleurs.

Magnifique.

Le livre
des
Grands Peintres

Jean-François Guillou



*Sur les traces
d'une civilisation méconnue*

Montréal et ses pionniers

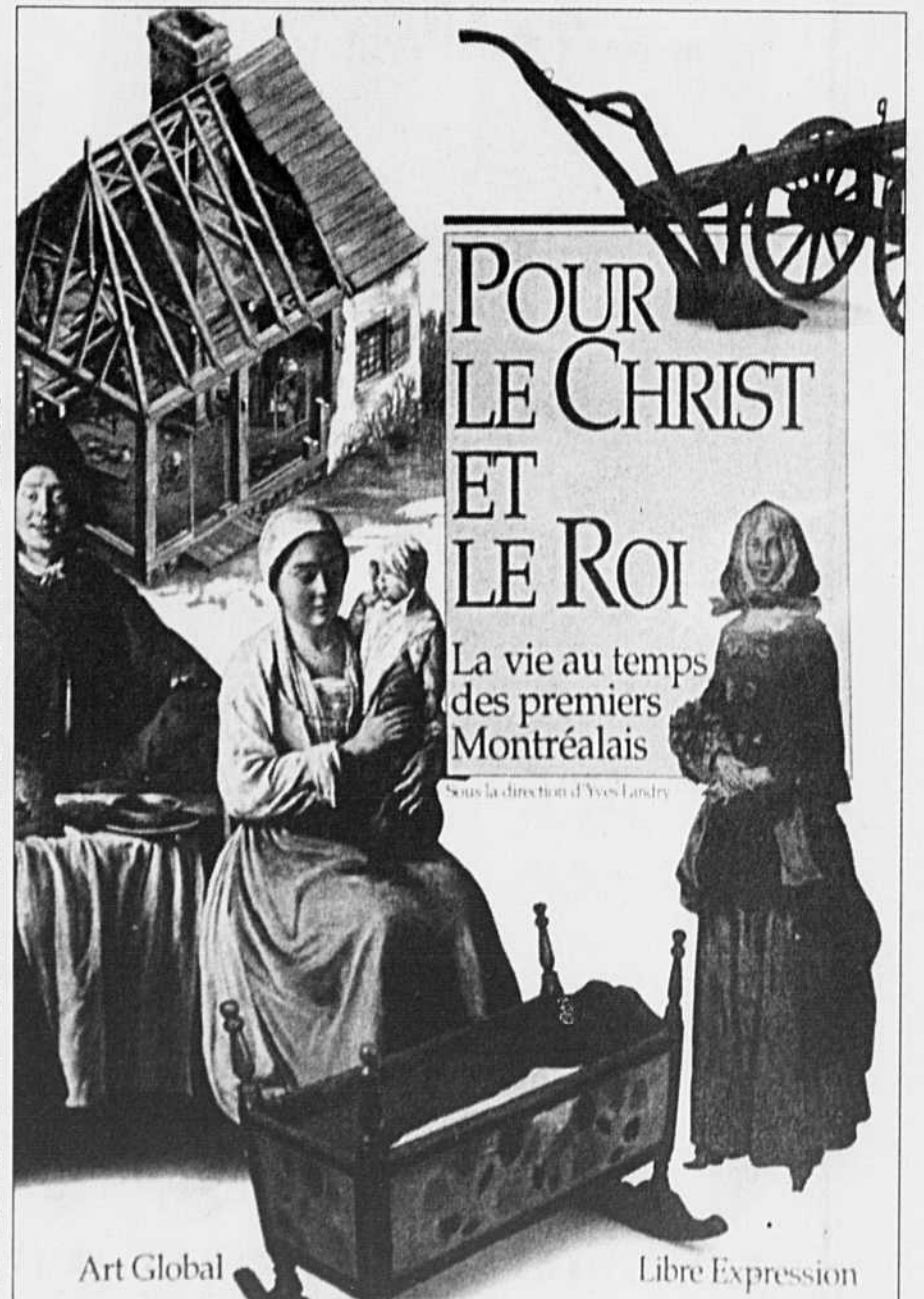
**POUR LE CHRIST
ET LE ROI**

Sous la direction d'Yves Landry
Landry
Coédition Libre Expression/Art
Global

Clément Trudel

LA DOULCE FRANCE n'était pas prodigue d'émigrants. Au 17e siècle, l'Angleterre envoya 85 fois plus de femmes et d'hommes vers ce Nouveau Monde que la France de Louis XIII et Louis XIV ne cessait pourtant de lui disputer; 8 émigrants par million de Français, en comparaison de 680, côté anglais! Je tire cette donnée d'un album agréable à feuilleter, très fouillé sans être pédant. On y redécouvre Montréal en cocon fragile. «Vivre en Canada» convenait à des mystiques ou, plus prosaïquement, à ceux qui en avaient assez de la frugalité forcée et des inégalités marquées de la société française.

Dans *Pour le Christ et le Roi*, une quinzaine d'auteurs nous reconstituent l'habitat, la garde-robe, les loisirs, voire les cauchemars de quelque 500 pionniers débarqués à Montréal avant 1680. Le Suédois Pehr Kalm saura saisir (en 1749) le dynamisme et cette élégance dont il signale le contraste avec ce qu'il sait des colonies américaines. Mais il a fallu, pour que cette ville «militaire» connaisse un véritable essor, que des nobles, des roturiers - sans oublier un millier d'esclaves - défrichent, construisent et s'accrochent. Ville-Marie était viable!



Art Global

Libre Expression

J'aime cet hommage bien figolé, ce cadeau d'anniversaire superbement illustré que reçoit Montréal pour son 350e anniversaire. La «vie au temps des premiers Montréalais», au fond, vous et moi n'y aurions sans doute pas survécu, avec ou sans «mitasses», ces longues guêtres qui sont un autre legs des Amérindiens.

Livres le plaisir des

Noël chez **Champigny**, des livres et des disques pour tous les goûts!

ADEN
Prix Fémina
Éd. du Seuil
ord. 29,95\$ 23,95\$

SAUVE QUI PEUT L'AMOUR
Un hiver de tourmente

LE PETIT ROBERT
Dictionnaire de culture générale
Le Petit Robert 2
Éd. Le Robert
ord. 84,95\$ 67,95\$

Albums d'art
(plus de 20 titres)
Éd. Taschen
ord. 9,95\$ 7,95\$ ch.

Bois de Marée
(édition brochée)
Nouvelles Éd. de l'Arc
ord. 19,95\$ 15,95\$

Romans + (23 titres)
Éd. La Courte Échelle
ord. 7,95\$ 5,95\$ ch.

Le calendrier 1993 de l'ESPAGNOL

Calendrier Apprendre une langue jour après jour
Éd. Harenberg
ord. 12,95\$ 9,95\$

LE GUIDE DE L'AUTO 93
Le Guide de l'auto 93 en couleurs
Éd. de l'Homme
ord. 19,95\$ 15,95\$

Dictio
vocabulary and words
Dictio (2 titres)
Éd. Fleurus
ord. 19,95\$ 15,95\$ ch.

Dictionnaire québécois d'aujourd'hui
Éd. Le Robert
ord. 39,95\$ 29,95\$

Le Petit Robert
Dictionnaire de la langue française 1
Le Petit Robert I
Éd. Le Robert
ord. 69,95\$ 54,95\$

Le Petit Larousse
1993 EN COULEURS
Le Petit Larousse 1993 illustré en couleurs
Éd. Larousse
ord. 54,95\$ 43,95\$

Coll. L'imagerie de l'Éveil (6 titres)
Éd. Fleurus
ord. 2,95\$ 2,25\$

Amenez vos enfants bricoler avec les auteurs le samedi, 5 décembre de 14h à 16h

UN NOËL DE CARTON
Un Noël de Carton
Éd. Novalis
ord. 7,95\$ 5,95\$

Paul Gauguin 1993

BILLY
WHITLEY STRIBER
BILLY
Éd. Albin Michel
ord. 26,95\$ 21,95\$

Calendrier d'art (12 titres)
Éd. Utilis
ord. 29,95\$ 23,95\$ ch.

PICASSO
Coffret Picasso (2 vol.)
Éd. Bénédict-Taschen
ord. 99,95\$ 69,95\$

Le Parfait Cuisinier
Le Parfait Cuisinier
Éd. Grund
ord. 44,95\$ 34,95\$

Livre-piano Les plus belles chansons de Noël de Babar
Éd. Mango
ord. 37,95\$ 29,95\$

Montréal
Éd. de l'Homme
ord. 49,95\$ 39,95\$

Champigny
UNE BONNE IDÉE:
LES CERTIFICATS-CADEAUX

Prix en vigueur du 3 au 9 déc. 1992

Illust. Hans de Beer, Éd. Nord-Sud

Champigny

4380 ST-DENIS
MONTREAL, QC
(514) 844-2587

OUVERT 7 JOURS DE 9 H À 22 H



STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

Le vert entre le brun et le rouge

LE NOUVEL ORDRE ÉCOLOGIQUE

L'ARBRE, L'ANIMAL ET L'HOMME

Luc Ferry
Grasset, 1992, 277 pages

Heinz Weinmann

Luc Ferry vient de gagner le prix Médicis de l'essai pour son dernier livre, *Le nouvel ordre écologique*. Après son admirable *Homo aestheticus*, le voilà happé, lui aussi, par la vague écologique, comme déjà Michel Serres avec son *Contrat social*. Alors que Serres se contentait de faire du surf «poétique» sur un mouvement qu'il a rencontré en Californie, Ferry, qui d'ailleurs critique Serres «vertement», ne craint pas de plonger dans les profondeurs pour connaître l'origine de cette vague de fond qui ne cesse de gonfler.

Ferry aime bien nager à contre-courant des modes. Ainsi, il passe au crible critique, philosophique, les tenants et aboutissants de la pensée écologique qui s'engouffre actuellement dans le vide laissé par les faux messianismes politiques (communisme), par le «désenchantement du monde» complètement laïcisé, par l'absence de projets collectifs mobilisateurs au sein de nos sociétés libérales, démocratiques.

On l'aura compris, ce livre n'est pas un bréviaire de l'écologie. L'auteur est allergique à l'écens, «pollution» qu'entraîne le sacré. Bien au contraire, Ferry dirige sur des niches souvent cachées de la pensée écologique, essentiellement américaine, un puissant rayon lumineux, issu du siècle des Lumières français (Rousseau) et allemand (Kant). Tout en reconnaissant le bien-fondé des revendications écologiques, l'auteur met en garde contre des excès qui risquent, si l'on ne veille au grain, d'ouvrir la voie à des intégrismes écologiques.

La prise de conscience écologique se manifeste aujourd'hui à deux niveaux. D'abord celui de ce qu'on pourrait appeler l'«environnementalisme», essentiellement réformiste, qui élimine les nuisances et polu-

tions puisqu'elles nuisent à l'Homme. «Environnement» est à prendre ici au sens premier, en tant que milieu ambiant qui «environne» l'Homme, toujours central.

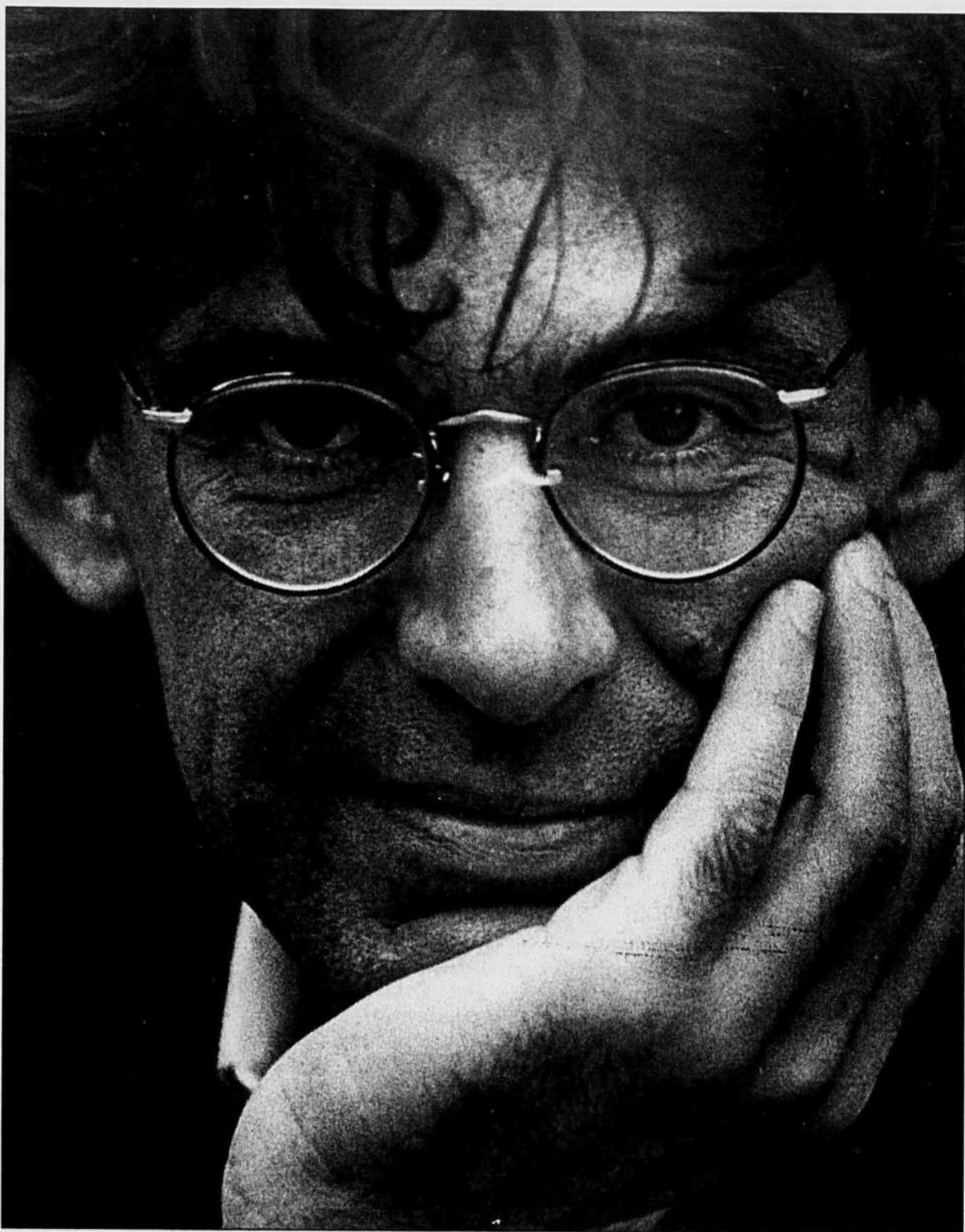
Cet «environnementalisme», a été aussitôt qualifié de «superficiel» («shallow ecology»), de «mou» par les tenants d'une conception écologique pure et dure, qui se veut «profonde» («deep ecology»), radicale, dans le sens qu'elle veut aller jusqu'aux racines du mal.

En effet, cette dernière, ne se contentant pas des cataplasmes réformatrices des environnementalistes, en appelle à une révolution qui met en cause la place de l'humain dans le «nouvel ordre écologique». Révolution qui ne se limitera pas, comme celle de 1789, aux seuls «droits de l'Homme» mais voudrait donner les mêmes droits aux arbres, aux animaux. Il s'agit d'une révolution démocratique globale mettant l'arbre, l'animal sur un pied d'égalité avec l'homme en les déclarant sujets de droit. De là à tenter des procès, au nom de l'intérêt des arbres, comme cela s'est fait en Californie dès 1972, il n'y a qu'un pas.

Tout en expliquant les sources philosophiques de l'écologie profonde («l'utilitarisme de J. Bentham»), Ferry cherche les causes «profondes» des deux excès qui caractérisent ce courant de pensée: haine de l'homme et mépris, rejet radical du «monde moderne» dont Descartes devint le grand instigateur philosophique pour avoir ouvert l'abîme entre l'Homme et le Monde et réduit l'animal en automate insensible.

Selon Ferry, la haine de la modernité, l'écologie profonde la partage avec tous les mouvements «rétro», remontant jusqu'à Rousseau et au romantisme, qui voient dans le «monde moderne», dans la «civilisation» du présent la cause de la destruction d'un état naturel. De là, cette nostalgie des origines «naturelles», «pures».

C'est la haine de l'humain au sein de l'écologie profonde qui inquiète davantage l'auteur. Haine qui, déjà dans le passé, avait mobilisé un antidote philosophique avec La pensée 68, portant justement le sous-titre «Essai sur l'antihumanisme contemporain». Dans son dernier essai, Ferry a finalement compris



Luc Ferry refuse de s'agenouiller devant la nouvelle déesse écologique.

PHOTO JACQUES NADEAU

que la définition de l'humain, consciemment ou inconsciemment, passe par celle de l'animal. Les pages les plus belles sont consacrées à ce chassé-croisé entre les règnes animal et humain.

Justement, le critère qui distingue l'homme de l'animal, c'est essentiellement la liberté, la faculté qu'a l'homme de s'arracher à la Nature, aux déterminismes biologiques (instincts) et sociaux. Cette faculté se nomme Culture, appelée à libérer l'homme des contraintes ataviques.

Tout en se gardant de faire des amalgames malhonnêtes, Ferry montre que le nazisme a été le premier mouvement écologique, avec, dès 1933, la première législation mondiale sur la protection des animaux et de la nature en général (1935). Le Führer aimait les animaux. Dès sa prise de pouvoir il déclara: «Dans le nouveau Reich il ne devra plus y avoir de place pour la cruauté envers les bêtes». Le transport des bestiaux fut réglementé.

Le nazisme devint ainsi l'exemple le plus flagrant d'un amour de la nature, d'une écologie associée à une haine viscérale de l'homme, d'une certaine race d'homme, qui débouche, sans la moindre pitié, — affichée seulement pour les bêtes —, sur l'extermination des millions d'hommes, de femmes, d'enfants. Les chiens ont été les coq en pâtes des camps de concentration!

Voilà pour le vert viré au brun. Le vert tourné au rouge n'est pas moins inquiétant: il s'agit de grands desseins utopiques réalisés un Grand Soir sous la houlette d'un pouvoir musclé Hans Jonas, auteur de la «bible» écologique allemande «Principe responsabilité» a déjà flirté avec le système communiste.

Imbu presque héréditairement — puisque Jules Ferry est son ancêtre — des valeurs républicaines, laïques, Luc Ferry refuse évidemment de s'agenouiller devant cette nouvelle déesse écologique, Gaïa, Terre Mère, biosphère. Il voudrait concilier les valeurs démocratiques héritées de la Révolution française avec celles émergées du mouvement écologique. Son raisonnement est philosophiquement impeccable. Reste à savoir s'il trouvera grâce auprès des verts qui doivent voir rouge en le lisant.

L'obsédante Maria Callas

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MARIA CALLAS

Renzo Allegri
Éditions Belfond, 285 pages.

Marie Laurier



QUE N'A-T-ON dit d'elle, de ses caprices, de ses sautes d'humeur, de son avarice, de son obésité, de sa jalousie, de ses amours?

Que n'a-t-on pas fait pour la détruire, devrions-nous plutôt penser en lisant la dernière biographie de Maria Callas. Quinze ans après sa mort, la cantatrice continue de hanter les mémorialistes et l'un d'entre eux, Renzo Allegri se croit justifié de rétablir les faits et de présenter la Callas sous son vrai jour en proposant «sa véritable histoire».

Une histoire passionnante, qui se lit tout d'une traite tant elle pullule de rebondissements, de documents, de témoignages, de pièces d'archives et de correspondance, choisis sans aucun doute délibérément par l'auteur. Ce dernier, de toute évidence, voulant réhabiliter la mémoire d'une des plus grandes chanteuses du XXe siècle, peut-être bien la plus grande, puisque ses disques continuent de se vendre comme des petits pains chauds.

Or, nous apprenons dans ces pages qu'il y a eu erreur sur la personne. Cette réputation de femme mesquine et capricieuse, de star intraitable lui fut affublée par procuration! Car c'est son mari, Giovanni Battista Meneghini, de trente ans son aîné, qui fut tout cela!

Il lui fit endurer les pires tourments en se constituant son agent exclusif et sans s'en rendre compte, la jeune fille qui avait à combattre son obésité, sa laideur et sa pauvreté, mit toute sa confiance en cet

homme qu'elle aimait éperdument. Cet homme sans scrupule se servit de Maria Callas pour assouvir sa cupidité, sa soif de pouvoir et d'argent.

Il exploita sans vergogne l'immense talent de sa femme pour s'en accaparer tout le mérite, tant dans leur vie privée que dans leurs rapports avec les directeurs des grandes maisons d'opéra, celles de Milan, de Rome et de New York, autant de hauts lieux de l'art lyrique où la Callas aurait normalement dû entrer sans problème.

C'est Meneghini, et lui seul, qui servait d'intermédiaire pour la signature des contrats de la cantatrice, affirme le biographe qui admet toutefois n'avoir aucune prévention contre cet homme qui prétendait avoir «créé» Maria et que sans lui elle ne serait jamais devenue célèbre.

«Mais tout cela ne correspond pas à la vérité», démontre Allegri qui a bien connu le couple, comme critique musical, écrivain et biographe.

Le lecteur éprouve un certain malaise à pénétrer le monde mesquin et intrigant de l'opéra, surtout quand il éclabousse une personnalité de la trempe de la Callas. Trop contents d'alimenter leurs gazettes, les potineurs ont relaté les moindres faits et gestes de cette artiste, les faux comme les vrais, les interprétant à leur guise, s'appro-

priant ainsi la gloire d'être des amis. Dans les lettres d'injures adressées à la chanteuse tristement conservées, Renzo Allegri démontre les nombreuses blessures, trahisons et humiliations que la Callas a subies tout au long de sa carrière.

Fort heureusement, on apprend ainsi qu'elle a su réagir à temps contre ses ennemis, résister à l'incompréhension de ses proches, de ses soi-disant amis.

Aguerrie mais non guérie de l'attitude hostile qu'on lui manifestait, son ambition trop longtemps réprimée par la volonté de celui qu'elle appelait tendrement «Battista», en lutte constante contre son embompoint, soumise à une médication qui ruina sa santé, Maria Callas décida de voler de ses propres ailes, pour retomber dans les bras de l'armateur Aristote Onassis, un autre tyran qui profita de la Callas pour lui préférer Jacqueline Kennedy, ce dont elle ne se remit jamais.

Destin tragique que celui de Maria Callas, comme celui des héroïnes d'opéra qui meurent sur la scène en chantant jusqu'à leur dernier souffle... Ce qui ne fut pas tout à fait le cas de la Callas qui délaissa le plateau pour finir dans une solitude absolue et disparaitre mystérieusement le 16 septembre 1977. On s'interroge encore sur les circonstances de sa mort.

AVANT

Vassilis Alexakis
Éditions du Seuil
Paris, 1992

Fred A. Reed

L'ÉCRIVAIN ne voit pas sa main qui écrit, ni son stylo, ni le carnet dans lequel il rédige le récit que nous lisons. Les protagonistes-figurants - vieux couples solitaires, jeunes hommes, femmes, un enfant, un ancien combattant, un curé, un Grec - ne se voient pas non plus. Ils sont morts. Mais cela ne les empêche pas de se parler, de se raconter la vie d'avant, et de creuser un souterain à la faveur d'outils de fortune pour sortir de leur noirceur. Et cela de manière très désinvolte, presque désintéressée.

L'intérêt est ailleurs. Ce dernier roman de Vassilis Alexakis a lieu dans un non-lieu, ou mieux, dans un lieu imaginaire à contours intérieurs seulement, un espace où le visible n'appartient qu'au temps. Celui d'avant. Avant la mort, s'entend. Ou bien, avant l'écriture.

Il faut pourtant se méfier des astuces d'Alexakis. Ce bouquin, qui se lit rapidement et plutôt fébrilement, n'a rien de morbide. Au contraire, l'obscurité dans laquelle baigne l'action du récit est illuminée, si l'on peut dire, par un humour subtil qui éclaire non seulement les figurants, mais surtout celui qui raconte: ce narrateur, un dénommé Basile qui réussit à aligner ligne sur ligne dans le carnet qui nous est parvenu en guise de livre, à quelques pages de décalage près.

Les fossoyeurs de ce cimetière parisien ont bien réussi à enterrer son corps, soit. Mais, curieuse-

ment, non pas la mémoire, où plutôt, la capacité de s'imaginer une mémoire. Et c'est là le terrain tout propre à Alexakis.

Depuis «Talgo», délicate et palpitante lettre de chagrin d'amour jamais envoyée, en passant par «Contrôle d'identité» et «Paris Athènes» (avec un petit dérapage cinématographique), Vassilis Alexakis laboure ce champ jonché de pierres, à l'image d'un paysage grec.

Fabriquer un récit à partir de voix désincarnées, on peu prétendre que cela relève déjà de l'exploit. Contourner son propre récit pour scruter l'acte de l'écriture sans lumière, pour se retrouver au chevet d'une mère à l'article de la mort (c'est là le noyau dur d'Avant) revient à tendre un piège dans lequel le lecteur se laisse tomber tout volontiers. Pour savourer le juteux, il faut bien connaître le sec.

Dans ses écrits Vassilis Alexakis a toujours voulu que l'émotion nous prenne par surprise, inattendue, au coin de la rue. Voilà qu'il récidive. Entre voix dans l'obscurité, le narrateur nous surprend à sa table d'écriture, dans son appartement, remémorant la Grèce, sa mère.

Mais ce que les souvenirs perdent en largeur, ils gagnent en profondeur. L'écriture d'Alexakis est une sorte de kómboloi, ce chapelet profane dont les Grecs se servent dans les cafés où ils ont «l'air de réciter leur désœuvrement, leur attente».

«Je n'ai plus de souvenirs ni de la vie que je menais avec ma femme, ni de notre séparation, poursuit Basile. J'ai évoqué cette vie et cette séparation dans d'autres récits. Écrire est une manière d'alléger sa mémoire».

Et, chez Alexakis, une manière à nulle autre pareille de fixer le moment. Celui de maintenant, peu importe qu'il soit obscur, et celui d'avant, qui l'illumine.

Conte du terroir russe

LA FALAISE

Ivan Gontcharov
traduit du russe par H. Schakowsky-Pouchliakoff et Anne Quellenec
Julliard, 1992, 605 pages

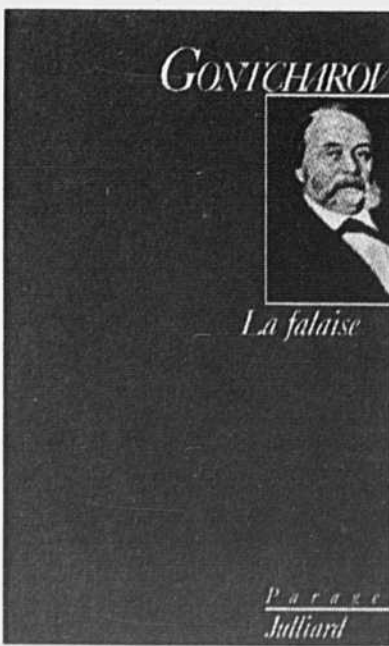
Francine Bordeleau

LA RÉÉDITION, aujourd'hui, de ce roman écrit il y a près de 125 ans, participe sans doute de l'effet de mode dont bénéficie encore la littérature ex-soviétique depuis l'effritement de l'empire. Mais pas uniquement. Car avec son Oblomov, qui raconte l'histoire malheureuse d'un jeune homme incapable du moindre effort (au fait, le nom d'Oblomov a donné naissance au mot «oblomovitchina» — oblomovisme — qui signifie en russe «inertie»), Gontcharov, bien qu'il n'ait écrit que trois romans, appartient à ce qu'il est convenu d'appeler le fonds littéraire.

Gontcharov, c'est le réalisme russe dans toute sa splendeur... et parfois son mortel ennui, aussi, comme

en témoigne cette brique de 600 pages qu'est *La falaise*. Dans ce roman qui se présente comme un drame sentimental bourgeois avec atteroiements d'époque, la surabondance d'interminables dialogues pas toujours réussis (la moindre velle y devient prétexte à une discussion au sommet) exige du lecteur contemporain une bonne dose de patience: il y gagne en retour une plongée dans la Russie de la seconde moitié du XIXe siècle — une Russie paysanne encore, arriérée, mais à la veille de grands bouleversements qui annoncent la révolution de 1917.

De retour dans son village natal après un long séjour dans la capitale, Raïsky (cet alter ego d'Oblomov dans l'atavisme et la propension à remplacer la vie réelle par le rêve symbolise ici la Russie avide de modernité) s'installe chez «Grand-Tante», l'aïeule chef d'une famille dont les liens de parenté sont ambigus. Il renoue avec ses jeunes «cousines»: Marfinka l'oie blanche et Vera, avide d'indépendance et de liberté. Pendant que Raïsky courtise Vera, qui, elle, aime Mark, un lourd



secret pèse sur la famille. Mais le véritable thème de *La falaise*, c'est l'affrontement entre deux Russes: celle des traditions et des conventions représentée par

Grand-Tante, celle des valeurs nouvelles et de la liberté que symbolise jusqu'à un certain point le peintre Raïsky, mais qui est surtout le fait de Mark et de Vera.

Et en arrière-plan, mis en scène par Gontcharov, le village — avec ses habitants apparaissant comme des archétypes — se révèle le microcosme de la société russe.

Réaliste, l'auteur a la conscience de reconnaître que les rapports entre hommes et femmes sont au cœur de cette question de la liberté.

Mais il reste trop conservateur pour aller au-delà des préjugés de son époque: elles sont ridiculisées, ces femmes qui veulent vivre malgré les interdits d'une société bloquée; et si Raïsky théorise, en appelle à un monde nouveau, son comportement avec Vera est aussi évolué que celui d'un moujik ignare et grossier.

Chez Gontcharov, la tentation du statu quo est forte. Et c'est ce qui empêche de porter à *La falaise*, saisissant tableau d'époque par ailleurs, un intérêt autre que documentaire.

Komboloi

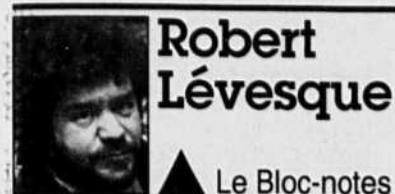
PRÉFÉRERAIS-TU...

de John Burningham
éditions Flammarion, 1992
collection Père Castor

Les albums pour tout-petits sont souvent bêtes. Pas facile d'être génial en trois lignes! Depuis des années, John Burningham relève le défi en misant sur le pouvoir suggestif des images et des mots. «Préfèreras-tu dîner dans un château, prendre le petit déjeuner dans un ballon ou goûter sur une rivière?» demande-t-il aux enfants en illustrant joliment chacune des propositions. Il faut voir les jeunes lecteurs d'images se creuser joyeusement la cervelle et prendre le temps de rêver à chacun de ces aillures possibles, avant d'arrêter leur choix pour passer ensuite à une autre page bourrée de suppositions loufoques ou merveilleuses. (A partir de 3 ans)

Dominique Demers

La maison de poupée



Robert Lévesque

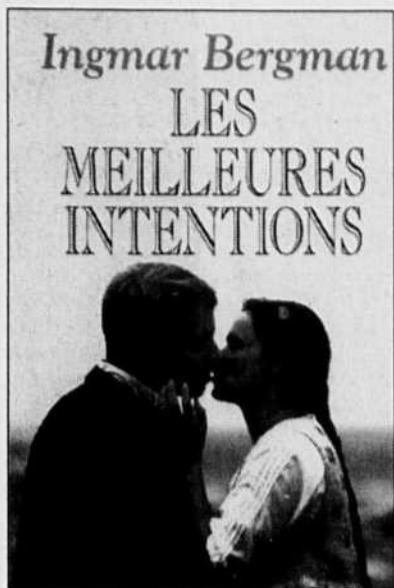
▲ Le Bloc-notes

IL ÉTAIT DÉJÀ l'un des grands cinéastes du siècle, un metteur en scène de théâtre parmi les plus remarquables au monde, et voilà qu'à 75 ans il nous montre comme ça, peut-être bien avant de mourir, qu'il est par ailleurs un écrivain, un romancier.

Et son roman est magistral; à nul autre pareil, il est celui d'un écrivain qui à partir de vieilles photos, confidences de sa mère jamais oubliées, ce qu'il a entendu dans sa jeunesse, va réinventer le passé de ses parents, amours et haine y compris, meilleures intentions et malentendus, inventant au besoin là où le silence était retombé, là où le noir était total.

Et c'est un grand roman parce que l'auteur y renouvelle la structure romanesque, avec de longs dialogues prodigieux de vérité, par une façon de raconter le roman lui-même qui avance, avec commentaires, adresses au lecteur, annonces de ce qui va arriver, et tout ça avec *maestria*, bien entendu. C'est Ingmar Bergman. Un maître.

Son roman, *Les Meilleures intentions*, devenu un film sous la signature de Billie August, est d'abord et avant tout un roman. C'est-à-dire une histoire que Bergman a développée à Fåro, son île, qu'il a écrite dans le but qu'on en fasse un film, mais un film qui serait tourné par un autre, à qui il écrivait en somme la totalité



imaginée de cette histoire, la rencontre de ses parents en 1909, leurs rapports jusqu'à sa naissance en 1918.

Je ne vous parle pas du film, que je n'ai pas vu, que je crains de voir tant la force du roman est là, pure, magistrale, substance magique d'un projet littéraire abouti, et qui fait des *Meilleures intentions* de Bergman un des grands romans de ces dernières années avec ces autres objets littéraires si différents mais aussi achevés que sont *L'Immortalité* de Milan Kundera ou *Extinction* de Thomas Bernhard.

Écoutons Bergman qui s'explique en préface: «J'ai écrit comme j'ai l'habitude d'écrire depuis 50 ans, d'une façon cinématographique, dramatique. Dans mon imagination, des comédiens, entourés de décors légèrement estompés mais merveilleusement présents, disaient les répliques sur

une scène violemment éclairée. (...) Je ne prétends pas avoir toujours été d'une scrupuleuse véricité. J'ai souvent arrangé, rajouté, supprimé ou inversé l'ordre chronologique, mais, comme cela arrive dans de tels jeux, celui-ci est devenu plus distinct que la réalité. (...) J'ai touché avec précaution aux visages et aux destinées de mes parents et j'ai appris pas mal de choses sur moi. De ces choses qui avaient été cachées sous des couches successives de refoulement poussiéreux et de conciliantes formules sans véritable contenu».

Entreprise métaphysique autant qu'esthétique, plongée dans l'univers de l'angoisse, la manière Bergman au cinéma a donné plusieurs chefs-d'œuvre, des *Fraises sauvages* à *Persona*, du *Septième sceau* à *Silence*. Dans le roman, avec *Les Meilleures intentions*, nous entrons dans un monde littéraire fascinant où l'art de la description autant que le génie de l'analyse, et la maîtrise d'écriture, sont mis à profit d'un livre d'une richesse psychologique et sensitive inouïe qui est à la fois une «chronique qui transforme arbitrairement des choses essentielles en choses accessoires et vice-versa», un «document qui n'en est pas vraiment un», «une légende ou ce que vous voulez», ou un «jeu qui pourrait s'arrêter là», selon les formules que Bergman emploie pour définir cet objet roman.

Bergman a évité la sécheresse et la lourdeur explicative des romans scénarios qui précèdent ou suivent un film, et il brosse avec un luxe de détails et une profondeur de regard, une sensibilité d'observation et l'œil du génie, les tableaux, la fresque, d'un monde recréé qui donne la matière d'un grand livre. «Dans la

maison d'été des Akerblom: vue superbe sur le fleuve, montagnes bleuisseuses. Atmosphère lourde, pour ne pas dire oppressante. Aucun cri joyeux ne monte de la baignade, aucune boule de croquet ne roule sur le gazon de la terrasse, pas de piano, pas de verres de sirop, pas de romans oubliés dans les hamacs».

Le roman commence ainsi: «Je choisis un jour de fin d'hiver, début de printemps, en avril 1909». Celui qui sera son père a 23 ans, il est étudiant à Uppsala. Ingmar Bergman l'observe. Et c'est ainsi, par l'observation de vieilles photos, dans les albums de la famille de sa mère, dans le journal d'une grand-mère, que Bergman va nous faire entrer dans une histoire où il brouille les cartes autant qu'il fouille les visages. Dans ces photos qu'il regarde à la loupe, il débusque la magie cachée dans les images; magie, image, anagramme qui cerne le tout-Bergman.

De ses parents, dont il change les prénoms, dont il refait les trajets, dont il invente les confidences et les disputes, et dont il dessine le drame entre désir et péché, cernant sans l'atteindre, dit-il, «leur vérité la plus profonde», Bergman a imaginé des personnages qu'il campe «dans une vie illusoire plus claire que leur vie réelle». À 75 ans, Ingmar Bergman est encore l'enfant enthousiaste et pervers qui ouvre les vieilles portes de la maison de poupée et qui donne libre cours aux secrets inhérents des choses.

☆☆☆

Les meilleures intentions,

Ingmar Bergman, Gallimard, 1992, 416 pages.

Hier, maman est morte

Toute la tristesse du monde, par un mois de novembre gris et pluvieux



Lisette Morin

▲ Le feuilleton

IL DOIT BIEN S'UR exister — le contraire serait désolant — quelques grands lecteurs, amateurs de romans dits «littéraires», qui, dans la vie ordinaire, sont des analystes-programmeurs. Qui pratiquent tous les métiers reliés à l'informatique et qui en retirent beaucoup de satisfaction.

Lironi-ils, ceux-là, le dernier Prix Femina? Un roman dont le personnage principal, un informaticien brillant, est devenu un grand pro, qui «a acquis le profil «développeur», celui qui intervient dans la création ou la transformation de logiciels spécialisés». Ce qui lui vaut d'être envoyé en mission par son agence un peu partout dans le monde.

Aden Seliani, qui a émigré avec ses parents en France, originaire des trois d'un pays d'Europe de l'Est, remplit donc une commande, cette fois à New York. Et, le hasard ou peut-être une circonstance provoquée par ses patrons, le pousse à «entrer par effraction dans la mémoire d'un cerveau informatique».

Toute la première partie du roman d'Anne-Marie Garat relate cette aventure. Et si le retour à Paris, deux jours avant la date prévue, ne coïncidait pour nous les lecteurs avec un changement de registre, j'allais écrire l'adoption d'un autre logiciel, j'abandonnerais très vite *Aden*, lassée par ce langage qui m'est et me demeurera, je le crains, non seulement inconnu mais rébarbatif.

L'événement qui ramène le héros à de plus ordinaires préoccupations, c'est d'apprendre, une fois revenu dans son bel appartement parisien, l'accident qui vient de conduire à l'hôpital sa vieille mère. Cette femme, dont la solitude est extrême, se prénomme Iona et son fils de 45 ans a depuis longtemps cessé de la voir, n'entretenant que des rapports de pure politesse, à Noël, notamment, avec cette mère qui fut autrefois, après son veuvage, une couturière besogneuse, lui permettant de survivre et de mener jusqu'au collège son fils, brillant élève et fort doué pour les mathématiques.

Aden va donc courir vers Villeneuve, cette banlieue triste et pauvre, où il a grandi, et vers l'hôpital où, à la suite de la chute dans un parking de centre commercial, et du traumatisme crânien qui s'ensuivit, sa mère gît, comateuse, et, comme il l'apprend de l'interne de service, «sous observation».

Le roman d'Anne-Marie Garat devient donc, à partir de la page 32, une histoire sans doute intéressante: celle d'une famille exilée et d'un homme mal dans sa peau, mais tout à fait classique dans sa composition. Aden fut marié à Kerin, une Irlandaise, qui l'a quitté trois ans auparavant,



Anne-Marie Garat a remporté le prix Femina avec *Aden*, roman de l'insondable difficulté d'être.

emmenant avec elle son fils Paul. D'Irlande, où elle séjourne chez ses parents, dans une famille nombreuse, elle lui a signifié qu'elle réclame le divorce. Aden ne fut pas toujours un bon mari, encore moins un bon père. Entre deux visites à l'hôpital de Villeneuve, des courses fatigantes et même harassantes d'un train de banlieue au métro, il se remémore cette vie conjugale, ses colères et les scènes qui l'opposèrent à la mère de ce fils. Qu'il regrette de ne pouvoir visiter plus souvent. De sa vie d'adulte, Aden et

à sa vie d'enfant, au souvenir de son père Otar, de cette mère qui se meurt et qui fut droite, sévère, retranchée dans la peine d'avoir perdu trop tôt son mari, ce qui l'a renforcée dans son statut d'étrangère.

Toute la tristesse du monde, par un mois de novembre gris et pluvieux, sourd de ce roman qui n'est, à aucun moment, égayé sinon adouci par quelques épisodes de vie heureuse. Aden, revisitant les deux pièces cuisine où a toujours vécu sa mère, conversant avec le voisin, et

sa fille Li Song, regardant s'en aller cette mère qu'il se reproche de n'avoir pas assez aimée, Aden est constamment angoissé. Est-ce qu'il est vraiment responsable d'être né non pas sous une mauvaise étoile, mais au jour précis de la première explosion atomique?

Ouvrage d'une bonne romancière (bien que je n'aie pas gardé de grands souvenirs d'un de ses romans précédents, intitulé *Chambre noire* — Anne-Marie Garat est professeur de photographie et de cinéma), *Aden* avait probablement les qualités qu'il faut pour séduire le dernier jury Femina.

Mais, m'a profondément agacé ce procédé, trop souvent utilisé dans le roman contemporain, d'insérer, en italique, un fantasme, cette vision, décrite en une dizaine de lignes, où l'on voit «quelqu'un assis à une table, sous une lampe, et il tourne le dos. Il écrit. Au centre d'un halo de lumière stable qu'encercler la nuit, un homme écrit et c'est le noir autour».

La mère morte, le héros de ce roman retrouve sa vision. Et c'est sur cette triste image que s'achève son histoire et celle de ses parents. Il est peu probable qu'en dépit de sa qualité, de cette incursion dans un monde où chaque et chacune n'a de cesse de s'interroger sur sa condition — réalité tout à fait incontestable — je relise *Aden*. Il dégage une insondable difficulté d'être, une inaptitude au bonheur. C'est un parti-pris d'écrivain, sans doute, mais vaudra-t-il à Anne-Marie Garat un grand nombre de lecteurs et de lectrices? J'en doute...

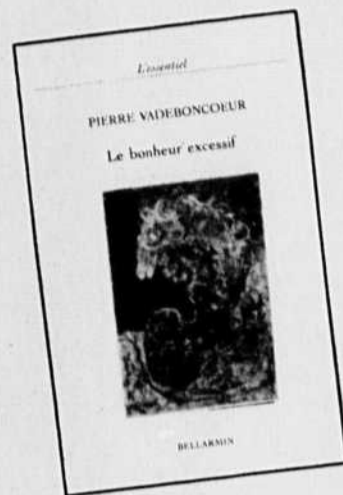
☆☆☆

Aden

Anne-Marie Garat
Paris 1992, Le Seuil,
234 pages

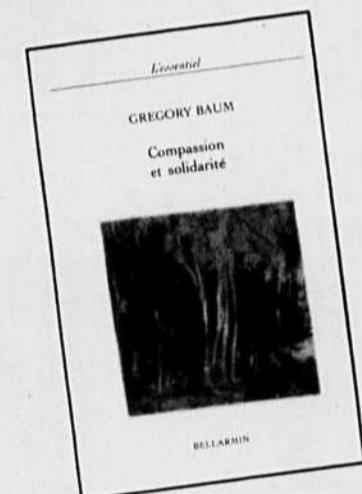
Une toute nouvelle collection

Des auteurs dont l'œuvre a déjà marqué leur domaine de réflexion approfondissent un sujet librement choisi pour aller droit à L'ESSENTIEL.



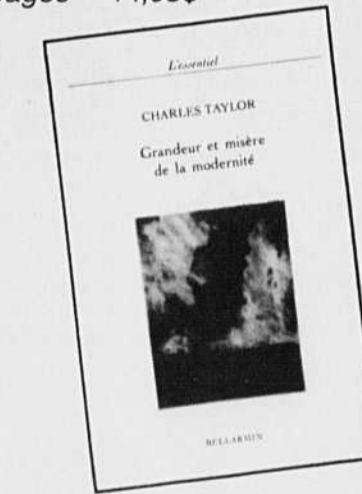
Pierre Vadeboncoeur
LE BONHEUR EXCESSIF

«L'amour est inouï: dès qu'il est question de lui... tout commence à vivre. Le lecteur, l'écrivain, l'auditeur y pressentent déjà de la félicité. Ce sujet annonce le début ou la continuation d'un matin absolu... Je ne connais pas d'autre sujet qui par lui-même se remplisse de bonheur.» Pierre Vadeboncoeur, penseur et écrivain, occupe une place unique dans notre littérature; cet ouvrage le confirme de façon fulgurante. Vol. de 152 pages — 14,95\$



Gregory Baum
COMPASSION ET SOLIDARITÉ

C'est à une bouleversante conversion que l'Église est conviée en cette seconde moitié du 20^e siècle. Et l'un des aspects les plus significatifs est sans doute l'appel à la justice sociale. C'est de l'histoire et du sens de ce mouvement dont traite Gregory Baum. Vol. de 152 pages — 14,95\$



Charles Taylor
GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ

Au cœur des indéniables progrès de la société moderne, logent de grandes menaces qui entraîneraient pour nous tous une perte du sens même de notre vie, une éclipse des finalités essentielles face à la raison instrumentale et, en fin de compte, le déclin de la liberté. Voilà, selon Charles Taylor, philosophe et politologue de réputation internationale, le profond malaise qui assaille l'homme moderne. Vol. de 152 pages — 14,95\$

Connaissez-vous « La 42e soeur de Bébert? »*



Christiane Duchesne
Prix du Gouverneur général 1992

C'est la toute nouvelle histoire de Christiane Duchesne qui la racontera en primeur à notre librairie le samedi 5 décembre de 14h00 à 15h30

C'est un rendez-vous pour nos jeunes lecteurs et lectrices!

LA LIBRAIRIE
Flammarion
DES LIVRES ET DES...LIBRAIRES

* À paraître au printemps 1993 aux Éditions Québec/Amérique

371, avenue Laurier Ouest
277-9912



BELLARMIN

Carnet 12

Marie-Claire Blais

▲ Parcours d'un écrivain

C'EST UN JOUR de grisaille en novembre 1963, j'écris depuis le matin, mais c'est en luttant avec les mots, sans trop comprendre le sens de ce que je fais, comme cela peut arriver au début d'un récit, d'un roman où une multitude d'idées, d'images se chevauchent, dans une clarté diffuse; mais ce qui m'inquiète le plus en ce jour gris, c'est l'atmosphère de fébrilité qui se répand autour de moi dans les rues de Cambridge, rue Broadway surtout où une foule de jeunes voyous s'agglutinent aux devantures des magasins, se chamaillent tout en dévorant des yeux l'écran bleu des télévisions qui transmet à la population l'arrivée du président Kennedy à Dallas.

Je suis seule dans ma chambre et j'écris, secouée encore par ce piétinement de la foule dans les rues : que nous arrivera-t-il donc aujourd'hui ? La terre ne va-t-elle pas éclater ? Une incompréhensible fureur semble gronder autour de moi et la fluidité des mots, des phrases, se dérobent de moi comme un visage qui se cache dans la peine. D'un geste maladroit, je heurte tous les objets sur ma table de travail, un crayon, un livre glissent de mes doigts, le médaillon que je porte à mon cou se casse, tombe à mes pieds dans un bruit étouffé, car en revenant de la bibliothèque de Harvard à bicyclette, j'ai entendu la funeste nouvelle à la radio, je l'ai lue sur les



lèvres des garçons noirs en passant parmi eux : je suis submergée à mon tour par cette vague de terreur devant laquelle l'âme désemparée affronte dans le malheur son propre néant.

Qu'allons-nous donc tous devenir ? Dans quel monde d'ultimes calamités vivons-nous ? Dans toutes les maisons d'Amérique du Nord chacun écoute, sidéré, le fracassant message des radios, des télévisions, émettant dans le brouillard de

novembre la sinistre nouvelle, car ce jour-là, chacun sent passer sur son cœur ce frisson de la fin du monde.

Et pourtant, ce frisson nous l'éprouvons plusieurs fois encore, pendant ces années de démence sanguinaire, et peu à peu peut-être, nous serons indifférents au trouble, au puissant désordre auxquels il nous livre.

Je ne puis demeurer un instant de plus dans cette chambre, il me

faut vite retrouver les autres, me perdre dans la foule éplorée. Je mets mon manteau — c'est une canadienne beige avec un capuchon achetée au magasin des étudiants dans laquelle je me sens à l'aise, impersonnelle; tout le monde s'habille ainsi autour de moi, les groupes de jeunes gens sont agrippés dans un état de stupeur à l'écran bleu des télévisions aux devantures des magasins dont plusieurs sont saccagés, les voitures des policiers rôdent autour de nous dans la nuée funèbre de ce jour où semble monter de la terre de la fumée et du sang et nous nous précipitons tous les uns contre les autres, qu'elles que soient notre langue, notre race, en demandant sans y croire : «Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Avons-nous bien entendu ce qu'ils nous disent ?»

Et chacun apprend de l'autre, oui, que cela est bien vrai. Dans les écoles, les collèges, on interrompt les classes pour dire aux élèves, oui c'est bien cela qui est arrivé, nous n'y pouvons rien, c'est un grand malheur. Sur le campus de l'université de Harvard, des étudiants enlaçés pleurent dans les bras les uns des autres, on pleure partout dans les cours des écoles, dans ces rues de Cambridge, de Boston, où déferlent ensemble des Blancs des Noirs unis par un même deuil soudain et brutal; des visages, des corps ploqués gémissent de douleur sous le choc que chacun vient de subir. C'est un jour où ce Dieu que l'on prie dans les églises, les temples, un jour où ce Dieu véhément de la Bible a frappé les hommes, ne les a pas épargnés.

Jack qui erre comme tous les après-midis près de la rivière Charles où il peut absorber son

acide sans être vu, entre deux cours, me dit d'un air hagard, en frissonnant de froid dans son imperméable, ses cheveux en queue de cheval couvrant sa nuque de leurs boucles sales car depuis quelque temps Jack néglige beaucoup son apparence et l'argent que lui envoie ses parents de Ohio, ne servant plus qu'à se procurer des drogues, son allure est souvent celle d'un misérable : Jack me dit dans le tremblement de tout son corps ému, «Le président Kennedy a été assassiné... C'est la fin de ma jeunesse... Le président Kennedy a été assassiné aujourd'hui et à Dallas, il faisait soleil... J'ai entendu résonner les trois coups de feu qui l'ont tué et moi aussi je suis mort...»

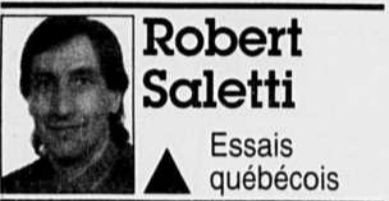
Je me souviens pourtant que Jack n'approuvait pas la politique du président Kennedy, qu'il le jugeait responsable de l'escalade de la guerre au Vietnam, mais ce même Jack qui condamnait l'aveuglement d'un homme au pouvoir comprend soudain celui qui n'était que John F. Kennedy pour les siens, un être à la fois charismatique et familier, car dans toutes les familles américaines on voit sa photographie; cette présence d'une intime vigilance d'un jeune président qui est très aimé dans tous les foyers, je la retrouve aussi chez Eléna, dans sa cuisine d'été, souvent Eléna regarde avec admiration, déference, ce cadre au milieu d'un mur d'où le président sourit de son sourire sain et loyal, comme si il était là, dans le secret des familles, comme un ami, un frère, un homme de bonne foi qui malgré ses erreurs recherche la coexistence pacifique entre les nations; mais sous le sourire des mâchoires crispées du jeune héros,

on ne sait pas non plus quels sont les desseins de cet homme ambitieux et stoïque, dans ses souffrances physiques.

Pendant ces implacables années 60, le peuple américain sera souvent dans les rues versant ces larmes qui coulent encore vingt-neuf ans après lorsque le souvenir du défunt président est honoré à la télévision, dans les journaux, c'est qu'on se souvient aussi avec la même colère de l'assassinat de Martin Luther King — par une perfide ironie du sort c'est le tendre Robert Kennedy si proche des Noirs qui annonce à Washington la nouvelle de l'assassinat qui vient d'être commise — ironie sans pitié quand, si peu de temps après, le frère Robert, celui qui avait encore la probité de son idéal, succombera à son tour sous les balles. C'est un jour de grisaille de novembre 1963, sur le campus de Harvard des jeunes gens crient : «Mon Dieu comment allons-nous vivre dans ce pays violent ? Comment allons-nous survivre à tant d'horreurs ?» Nous marchons dans les rues, étourdis, honteux de cette société dans laquelle vont bientôt se reproduire tant de meurtres, où les meurtriers se tuent même entre eux — comme on le voit directement à la télévision avec la mort de L. Oswald. Pendant ces jours de deuil et de tueries, ces figures de femmes, veuve d'un président, d'un pasteur, sous leurs voiles noirs, viendront tourmenter notre mémoire, dans ces femmes chacun reconnaîtra un peu de son chagrin, nous porterons avec elles le fardeau de la séparation, elles incarneront aussi pour la jeunesse la maternité qui pleure, celle qui met au monde la vie, et non la mort, la violence qu'a engendré l'homme.

L'amour à la verticale

Pour ceux qui ont déjà une belle carrière et qui ne s'en trouvent pas plus heureux



Robert Saletti

Essais québécois

«NOS CARRIÈRES sont des succès, nos couples sont des échecs. Prenons les ressources des unes pour sauver les autres.» Non, ces affirmations ne sont pas de moi. Le mot *carrière* en est un que j'abhore et mon couple n'est pas un échec, pour le moment du moins. Elles sont de Nicole Coquatrix et forment le sous-titre de *L'Amour comme un travail*. Rarement un sous-titre aura-t-il été si représentatif.

Comme la plupart des livres de la collection *Parcours* — collection hétéroclite s'il en est, qui se subdivise en plusieurs sous-collections concurrentes selon la logique éditoriale de *toutte est dans toutte* —, l'ouvrage de Mme Coquatrix est en prise avec la réalité, ce qui en soi ne pose pas de difficulté majeure.

D'ailleurs, l'idée de comparer notre comportement en amour avec notre comportement au travail n'est pas sans intérêt. Quelqu'un a déjà dit que le privé était politique et démythifier l'amour-passion, qu'une idéologie à la mode *jeans et cuir* présente comme la quintessence du vécu vénérien, n'a rien pour me déplaire. Sauf que la comparaison équivaut en fait à une mise au pas. La couverture, qui n'est pas politique, est tirée d'un seul côté.

Ce que nous propose Mme Coquatrix, c'est un modèle vertical où le travail se superpose à l'amour. Le sentiment amoureux en est quitte pour servir d'épithète comme dans les expressions «travail amoureux» ou «hygiène sentimentale», réduit à se soumettre à l'autre grande réalité de la condition humaine: le plan de carrière.

Toute l'argumentation de Coquatrix repose sur la présomption que «le monde du travail est le lieu, actuellement, où l'organisation des

activités est à son optimale efficacité», alors que pour l'amour nous sommes, grossièrement, un siècle en retard. Il n'est pas venu à l'idée de l'auteur, semble-t-il, que si



nous vivons une ère d'inaptitude hétérosociale, comme le disait il y a pas très longtemps un chercheur en proie à décrire les difficultés modernes de la séduction, c'est peut-être justement à cause de la pression imposée par une organisation du travail ultra sophistiquée où tout doit être pesé, évalué, objectif et démontré.

L'aune de la vision idyllique du travail que nourrit Mme Coquatrix, la vraie question est de savoir à qui s'adressent ses conseils. Essentiellement à ceux qui ont réussi, qui ont déjà une belle carrière, et qui ne s'en trouvent pas plus heureux. Ceux qui, après avoir mis tous leurs oeufs dans le même panier (de crabes) de la réussite, sont à la recherche du cœur perdu. Longtemps je me suis levé de bonne heure... pour aller travailler. Et aujourd'hui il est minuit moins quart.

L'autre bout de ce qui serait une typologie cartésienne du bonheur, à

l'opposé du *travail amoureux*, de la passion ramenée à sa raison quotidienne, il y a l'amour d'exception, l'amour qui anéantit ce qui n'est pas lui (à commencer par le travail), qui arrache au banal et remplit d'un Bonheur excessif. C'est sur cet amour que se penche avec ferveur Pierre Vadeboncoeur.

Dans sa prose habituelle, proustienne d'inspiration, le plus classique de nos essayistes se livre à une exploration de l'exaltation que procure le sentiment exclusif d'aimer. Sentiment exclusif puisqu'il exclut la nécessité de tout autre sentiment et, par là même, déstabilise l'individu qui le ressent.



S'adressant à la femme aimée, Vadeboncoeur dira: «Ma pensée pleine de vous était le tout de ma pensée». C'est que l'amour, en tant qu'excès d'être, renvoie toujours à autre chose. Ici, ce n'est plus seulement par la manière que l'essayiste s'inspire de l'auteur des *Plaisirs et des Jours*, mais par la matière. Proust a longuement fait valoir que l'amour le plus exclusif pour une personne est toujours l'amour d'autre chose: «On n'aime

plus personne dès qu'on aime», déclarait le Narrateur.

Pour Vadeboncoeur, cet autre chose de l'amour mène à la spiritualité. Le bonheur excessif est une joie pure comme dans l'art et dans l'expérience mystique: L'amour (...) peut tout promettre par le simple fait qu'il existe... Dès cette promesse, il y a perfection, totalité, éblouissement, ciel. Le bonheur excessif vient de ce que l'amour conduit à la connaissance de l'âme. La verticalité est ici élévation plutôt qu'écrasement. Élévation absolue, puisque il n'y a pas de différence de degrés entre la valeur accordée à l'amour et toute autre valeur: «Il y a seulement la différence qui sépare le tout d'avec le rien».

Puis-je avouer que cette élévation m'a laissé relativement indifférent? Mes expériences mystiques se limitent à un arc-en-ciel au-dessus de Florence un après-midi d'octobre, à la Recherche du temps perdu, à John Coltrane, à quelques solos de Duane Allman et aux passes de Joe Montana. Peut-être ai-je l'absolu d'un autre ordre? Il faut parfois se détourner de la beauté, d'une certaine beauté qui aveugle. Proust, toujours lui, disait qu'il fallait laisser les jolies femmes aux hommes sans imagination. Peut-être faudrait-il laisser les jolies proses aux lecteurs sans attache, sans appartenance terrestre, sans horizontalité?

Il me vient à l'esprit une strophe de *Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours* de Richard Desjardins qui dit ceci: «L'amour est un tournoi / Où tombent tour à tour / Les guerriers maladroits / Noyés dans la bravoure».

Où est le rapport (amoureux)?

L'AMOUR COMME UN TRAVAIL

Nicole Coquatrix, Stanké, Parcours, 122 pages

LE BONHEUR EXCESSIF

Pierre Vadeboncoeur, Bellarmin, L'essentiel, 148 pages

Autopsie d'un meurtre

TRUFO MISTO

WILLIAM MC ILVANNEY est un écrivain rare. Il produit peu, trop peu; il est secret, très secret. Son éditeur français, François Guérif, le manitou de la collection Rivages m'avait confié que cet homme amoureux de Glasgow, la ville grise, la cité industrielle et laide de l'Écosse, communiquait uniquement par la poste, qu'elle soit républicaine ou royale. Un jour, il envoie un manuscrit de Los Angeles, le lendemain c'est du fin fond de la France. Le surlendemain? De New York. Tout dépend des boulots qu'il accepte de faire.

W. Mc Ilvanney est un écrivain d'autant plus rare qu'il fait partie de cette nébuleuse rassemblant les inventeurs d'histoires qu'on attend avec impatience comme avec avidité. Entre chaque roman, il prend beaucoup de temps. Tellement, que c'est à se demander s'il n'est pas un amant du gaspillage du temps mécanique. Il est hors-catégorie. Et dire cela, c'est dire peu. Pour s'en convaincre, il suffit de lire *Etranges loyautés*, le no 139 de Rivages/Noir.

Etranges loyautés est le dernier roman de son quatuor consacré à Glasgow. Jack Laidlaw en est le principal acteur. Jack est un fic dans la quarantaine; la quarantaine fatiguée mais pas désabusée. Comme bien de ses confrères, il a été marié. Autrement dit, c'est un divorcé, père de deux adolescents qu'il voit une fois la semaine des quatre jeudis. Son ordinaire est fait de conserves réchauffées, de tables en formica, d'insomnies et de rares amitiés.

Pour être précis, on doit vous souligner qu'il est au fond un cousin germain de George Smiley. Comme celui-ci, il a l'intelligence de la lenteur du temps. Il est tenace sans être un converti de l'entêtement. S'il ne pousse pas son sens du devoir de façon aussi maniaque que Smiley, s'il n'est pas animé d'une humanité aussi pesante que celle qui singularise un Maigret, il entretient, il cultive à l'égard d'autrui une distance qui, sans jamais sombrer dans l'indifférence, lui évite le déshantement comme il favorise une lucidité certaine.

Etranges loyautés, c'est d'abord l'histoire de Scott Laidlaw, son frère, son cadet. L'artiste. Le peintre qui vient de mourir à la suite d'un accident d'automobile. Cette mort, Jack veut en connaître toute la mécanique antérieure. Il veut effectuer l'autopsie de la cause davantage que de la raison.

«Ce qu'il était (Scott)? Un jeune homme débordant de vie à un point extraordinaire, d'une beauté et d'une élégance naturelles dont il n'avait pas conscience, le regard illuminé par la quête d'horizons que ses yeux n'avaient pas encore trouvés. Je vis la cage que lui était sa voiture. Tout ce qu'il voulait, c'était tout.» Signaler qu'il voulait tout, c'est révéler son avidité. Sa passion de vie; sa gourmandise pour la vie. Alors...

Alors qu'est-ce qui l'a poussé, qu'est-ce qui l'a convaincu d'emprunter la route de la

déchéance? Pourquoi s'est-il mis à fréquenter le whisky avec tant d'assiduité? Quand a-t-il commencé à heurter ses amis? Quel est la nature exacte du secret qui a imprimé à sa dernière année d'université une pesante morosité?

Toutes ces questions, toutes ces routes, maître Jack va les fréquenter une à une. Jamais simultanément. Avec ce pragmatisme qui caractérise tant les anglo-saxons, il va nous promener de Glasgow à Edimbourg qui, à son origine, «était la ville la plus anglaise de toute l'Écosse, bâtie pour être une chambre de compensation hanovrienne de l'identité écossaise. Jusqu'aux noms mêmes des rues qui clament ce qu'il en est... Quelle que soit la manière de compter, le résultat, c'est la



défaite de l'âme écossaise...» Comme *Etranges loyautés* est la défaite de Jack Laidlaw.

En exergue de son roman, William Mc Ilvanney a glissé ces vers de John Keats: «Une vie d'homme digne de ce nom est une allégorie continuelle — et très rares sont les yeux qui en perçoivent le mystère». Inutile de vous dire que cet écrivain, à la faveur de ce cycle en quatre romans, a perdu le mystère écossais. Mieux, il l'a mis à nu.

On n'en dira pas autant de Anthony Shaffer, auteur d'un roman où pourtant il est abondamment question des mystères de l'âme. Et pour cause, le héros de son *Absolution*, paru également chez Rivages, est un curé qui, de surcroît, est directeur d'un collège.

Le père Goddard, c'est de lui qu'il s'agit, est le patron du collège Saint Antoine de Somerbury situé dans la verte campagne anglaise. Son élève favori, celui en qui il voit un futur père-éducateur, soit Benjamin Stanfield, zigouille un homme. Dans le cadre d'une confession, le jeune se raconte au père. Et alors? Le bouquin se transforme en une dissertation au sujet, comme au développement, très cornélien.

☆☆☆
ÉTRANGES LOYAUTÉS
William Mc Ilvanney, Rivages/noir, 393 pages.

ABSOLUTION
Anthony Shaffer, Rivages, 235 pages.

Puisque Noël reste... Noël

Québec

Jean Paul Lemieux 320 pages 120 illustrations couleurs 86\$ 75\$	Petite flore forestière 250 pages 17,95\$
La peinture au Québec, 1820-1850 624 pages 500 reproductions 60,95\$ 55,95\$	Le Québec au naturel 210 pages 2 cartes 24,95\$ 19,95\$

AGENCE DU LIVRE
1710, rue St-Denis, Montréal (Québec) H2X 3K6
Voisin de la Bibliothèque Nationale
(514) 844-6896